JACQUES CARTIER

4e SÉRIE IN-12



Or cet enfant tout embéguiné venait d'être nommé
Jacques au baptême. (P. 10.)

JACQUES CARTIER

PAR

MÉRIEM



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

1899

JACQUES CARTIER

I

C'était à la fin d'août 1491.

A cette époque Saint-Malo n'avait point l'aspect imposant et fier que lui donnent actuellement ses maisons de granit : on eût pu l'appeler une ville de bois.

Tout le long des ruelles à pic, étroites et sombres, s'échelonnaient de vieilles maisonnettes rattachées les unes aux autres par des arcades voûtées; elles étaient construites en bois du Nord et recouvertes en roseaux, ce qui, selon une expression de Vauban, faisait ressembler la ville à un paquet d'allumettes.

Au milieu de ces vieilles bicoques aux façades tristes et maussades, s'élevait une belle demeure habitée de temps en temps par Anne de Bretagne.

Sur le seuil, se tenaient souvent de grands lévriers nonchalants.

Et aux fenêtres ogivales apparaissait quelquefois un pur profil, pur comme celui des saintes gothiques qui ornent les cathédrales.

Mais cette pureté des lignes n'excluait de la douce physionomie ni la fierté ni l'énergie; et, lorsque se soulevaient les paupières aux longs cils, un regard vif et dominateur faisait bientôt reconnaître celle qui commandait en suzeraine à la belle province de Bretagne.

La duchesse Anne, en effet, n'entendait point que son autorité fût discutée; elle le prouva quelques années après dans cette même ville de Saint-Malo.

Ayant eu, en 1498, des démêlés avec l'évêque Guillaume Briçonnet touchant le droit de régale, la duchesse fit élever les deux tours qui flanquent l'entrée du château, du côté de la ville, malgré l'opposition de l'évêque, et, sur la tour située près de la porte Saint-Thomas, elle fit graver cette inscription que le temps n'a pas encore complètement effacée : *Quic en groigne, ainsi sera, c'est mon plaisir*.

Or, ce dernier mercredi d'août 1491, Anne

de Bretagne était assise près de la fenêtre cintrée de sa demeure en granit, rêvant mélancoliquement à l'avenir.

Cependant la jeune duchesse venait de se fiancer par procuration avec Maximilien, duc d'Autriche, qui lui offrait les titres flatteurs de reine des Romains et d'impératrice. Mais, d'un autre côté, Charles de France pour la seconde fois sollicitait sa main.

Voilà pourquoi la duchesse n'était pas gaie comme le sont ordinairement les fiancées; elle songeait à sa chère province, se demandant s'il ne valait pas mieux la donner à la France qu'à l'Allemagne.

Au dehors, le vent soufflait avec rage; c'était une de ces tempêtes qui précèdent souvent l'équinoxe de septembre, la mer battait presque le pied de la demeure en granit, avec son écume bruissante, son fracas de torrent monstrueux; on ne voyait pas l'Océan, mais on le devinait au bout des rues étroites, formidable sous le fouet des rafales, se jetant avec fureur à l'assaut du rocher.

Et, toujours plus fort, montait ce grand tumulte des éléments déchaînés.

Tout à coup, parmi ces clameurs confuses et sinistres, l'oreille de la duchesse perçut

un son joyeux. C'était la cloche de la cathédrale qui carillonnait pour annoncer un baptême, et cette cloche tintait si clair, et ce carillon d'allégresse contrastait si étrangement avec le bourdonnement effroyable de la tempête, qu'Anne de Bretagne fut distraite des pensées qui l'absorbaient.

Bientôt, de sa fenêtre étroite, elle aperçut un groupe de passants marchant en grande hâte, comme chassés par le vent. Devant eux, objet de leur sollicitude, une frêle créature était portée dans les bras d'une robuste femme.

Or cet enfant tout embéguiné venait d'être nommé Jacques au baptême; du nom de son père il s'appelait Cartier.

Le groupe passa sous la fenêtre d'Anne de Bretagne afin d'arriver promptement à la maison de M. Cartier, sise « jouxte l'hôpital Saint-Thomas ».

La duchesse retomba dans sa rêverie. Elle était loin de prévoir que l'enfant sur lequel elle avait un instant arrêté son regard laisserait un nom glorieux à la postérité.

Trois mois après, le 6 décembre 1491, la Bretagne devint française par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII.

La tour qu'habitait la duchesse Anne dans

sa bonne ville de Saint-Malo est encore debout, on l'appelle *Maison du Cheval-Blanc*, en souvenir d'une légende que raconte ainsi un historien malouin :

« C'était quelques jours après les fiançailles de la duchesse Anne avec Maximilien, alors qu'elle songeait tristement à la destinée de sa douce province.

« Et son gracile fuseau d'argent oubliait de tourner. Et ses grands lévriers nonchalants, las d'être délaissés, s'endormaient à ses pieds. Et la lune blanche se levait. Et la tour de la belle demeure aux fenêtres cintrées, cintrées comme des fenêtres de cathédrales, se profilait dans le ciel clair, ainsi qu'un haut guetteur de pierre.

« Or, une nuit qu'elle rêvait ainsi, un doux cavalier vint à passer sous ses yeux.

« Le galop de son cheval sonnait sur le pavé, aussi pur qu'un tintement d'Angélus, et son cheval, éclairé par la blanche lune, se dessinait dans la nuit aussi neigeux que le manteau d'hermine de la bonne duchesse.

« Et, en passant, le doux cavalier, dans le vieil idiome d'Armorique, murmura une courte phrase qui signifie en langue française : « Accepte ma main, belle duchesse,

« et ni Autrichienne, ni même Française,
« ta blanche hermine demeurera toujours
« Bretonne. »

« Et le doux cavalier passa son chemin. Il revint le jour suivant. Il revint toujours, toujours, toujours...

« Et la belle duchesse ne répondit pas. »

La légende du seigneur au Cheval-Blanc raconte encore que, souvent, « la nuit, au pied de la tour de la duchesse Anne, on entend comme un étrange bruit de galop qui sonne sur les vieux pavés disjoints, aussi pur qu'un tintement d'Angélus. Et, dans la rue à pic, au ras de la tour, on voit aussi, rapide comme un nuage emporté par le vent de mer, comme une haquenée qui passe, aussi blanche que l'hermine de la vieille Bretagne. »

En annexant à la France sa noble province, Anne de Bretagne donna aussi à ce royaume la gloire d'être la patrie du petit Jacques Cartier, devenu plus tard l'illustre marin dont le nom rayonne actuellement sur les deux mondes.

II

La place Chateaubriand et les rues adjacentes formaient autrefois le quartier Saint-Thomas; une chapelle dédiée à ce saint s'élevait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le café Continental, ainsi qu'une Maison-Dieu fondée en 1243 par l'évêque Geoffroy; ce fut un des premiers hôpitaux de France.

Or, vingt-sept ans après ce mercredi de 1491 où la duchesse Anne avait vu passer Jacques Cartier enfant, l'événement qui se préparait dans la maison de M. Cartier, située « jouxte l'hôpital Saint-Thomas », rue de Buhen, était tout l'opposé d'un baptême.

Dans une chambre, où la simplicité du mobilier répondait à l'extérieur humble de la maisonnette en bois, toute la famille Cartier était réunie.

Étendu sur le lit qu'il ne devait plus quitter, M. Cartier redressait souvent sa belle tête blanche de patriarche pour regarder ceux qu'il aimait.

Eux se tenaient assis sur des escabelles et des bancs, sièges qu'on trouvait partout à cette époque, même dans la chambre du roi.

Et cette journée grise de novembre s'avançait lentement...

De temps en temps, un de ceux qui étaient là se levait pour renverser le sablier marquant l'heure, et le sable recommençait à passer d'un entonnoir à l'autre.

La pluie fouettait les petits vitraux bleus par lesquels pénétrait le jour; on l'entendait tomber avec un bruit de fontaine dans les gouttières du toit en *bedoue*[1]. C'était un bruit monotone et triste auquel se joignait, toutes les cinq minutes, le tintement du glas annonçant l'agonie d'un chrétien.

Le prêtre était venu le matin, et maintenant le chef de la famille faisait ses suprêmes recommandations. Il s'adressait d'une façon particulièrement tendre à l'un de ses enfants, un fier marin, dont le regard profond

[1] Roseaux du marais de Dol.

reflétait les plus nobles sentiments de l'âme.

« Jacques, disait le vieillard, sois fidèle à Dieu, à l'honneur, à la vaillance. Souviens-toi de notre devise, à nous autres Malouins : *Semper fidelis.* »

Lui, courbant sa haute stature, doux et soumis comme un petit enfant, écoutait son père avec ce grand respect d'autrefois qui disparaît tous les jours.

Quand le mourant se tut, Jacques étendit la main vers l'image du Christ appendue au mur.

« Père, prononça-t-il d'une voix vibrante, je vous le jure devant Dieu qui m'entend, je serai fidèle. »

Alors M. Cartier fit signe d'approcher à une belle jeune fille qui pleurait dans un coin de la chambre. Elle s'appelait Catherine des Granches, et depuis deux mois elle était fiancée à Jacques Cartier.

« Ma fille, murmura-t-il, car sa voix devenait faible comme un souffle, j'aurais voulu bénir votre union; soyez une courageuse compagne pour celui qui bientôt sera votre mari. »

Puis, le regard du mourant ayant rencontré une enfant de seize ans dont les sanglots ne s'interrompaient point, il continua,

s'adressant à Catherine et à Jehanne, sa fille aînée, mariée à Macé Jalobert :

« Soyez les mères et les sœurs de ma petite Anne. »

La nuit était venue. Comme une lampe s'éteint faute d'huile, comme on s'endort au soir d'un beau jour, ainsi mourut M. Cartier.

D'ailleurs, c'était chose commune de quitter la vie avec cette paix au temps où l'on croyait et où l'on espérait.

Jacques ferma les yeux du mort; des pleurs qu'il ne cherchait point à dissimuler coulaient sur ses joues. « Les braves sont prompts aux larmes, » a dit le vieil Homère. Le regard du marin enveloppa le groupe désolé de ses frères et sœurs, et, raffermissant sa voix, Jacques dit :

« Avant de quitter notre père, jurons encore une fois que jamais nous n'oublierons ses dernières recommandations. »

Tous répondirent :

« Nous serons fidèles. »

III

L'année suivante, en 1519, Jacques Cartier, qui avait alors vingt-huit ans, épousa Catherine des Granches, fille de Françoise du Mast et de Jacques des Granches, connétable de la ville et cité de Saint-Malo, de la Ville-ès-Gars, près Château-Malo.

A cette époque, tous les Malouins étaient marins, et Jacques, comme les autres, dès qu'il eut l'âge d'homme, s'embarqua pour ces rivages de Terre-Neuve que ses compatriotes avaient découverts en 1495. Des Basques, qui suivirent les Français, appelaient aussi Terre-Neuve l'île Terre de Baccalaos, c'est-à-dire terre des morues, parce qu'elle semble être, en effet, le rendez-vous de ce poisson, qui y afflue principalement depuis mars ou avril jusqu'en septembre.

En 1504, les Malouins découvrirent le grand banc de Terre-Neuve où se fait la

pêche de la morue verte. Il se trouve à environ vingt ou vingt-cinq lieues de la pointe la plus orientale de l'île.

Après son mariage, Jacques reprit ses voyages à Terre-Neuve. L'hiver, il habitait sa maison de Buhen, et très souvent son manoir de Limoilou.

Cinq ans s'écoulèrent ainsi. Cartier n'avait point d'enfants; mais, au retour de la pêche, il retrouvait Catherine toujours belle et douce, et sa sœur Anne, dont la jeunesse charmait leur demeure.

Ce fut alors qu'une grave nouvelle intéressa les marins français et en particulier Jacques Cartier. François Ier, mécontent de se voir déshérité du testament d'Adam par les monarques d'Espagne et de Portugal, qui se partageaient le nouveau monde, se décida à envoyer quatre navires sous le commandement du Florentin Verrazzano (1524). L'expédition revint en France après avoir reconnu quelques points de la baie d'Hudson. Puis survinrent la bataille de Pavie et la captivité du roi. *Tout était perdu fors l'honneur*. Il fallait donc rétablir les affaires en France avant de songer à de nouveaux établissements à l'étranger.

Mais cette expédition du Florentin Verraz-

zano laissa Cartier rêveur. Hanté déjà depuis son enfance par le souvenir du grand navigateur de la fin du XVe siècle, Christophe Colomb, il sentait s'éveiller en lui ce génie qui fait les grands marins.

Un soir d'automne, vers cinq heures, Jacques et Catherine sortaient ensemble de leur maison « sise jouxte l'hôpital Saint-Thomas ».

La rue qu'ils suivaient avait des airs cloîtrés; quelque chose du calme d'un monastère. Çà et là ils rencontraient des gens allant silencieusement à leurs affaires. Bientôt ils arrivèrent sur cette partie des remparts construite au XIIIe siècle pour préserver la ville de la fureur des flots.

Cette fin de septembre avait une douceur pénétrante, un peu mélancolique cependant. C'était le soleil qui donnait aux choses cette suavité triste ressemblant à un adieu; car sur la grève point d'arbres qui secouassent leurs feuilles jaunies, pas d'herbe fanée : toujours le même tapis de sable doré et ces feuillages de la mer qui ne fleurissent jamais, mais aussi qui ne se flétrissent pas.

Les deux époux s'étaient arrêtés en face de la pleine mer, d'où leur arrivait ce grand air vivifiant qui fait les hommes plus forts.

Au premier plan, des rochers criblaient la mer, parmi lesquels le Grand-Bey, ou Grande-Tombe, nom prédestiné, puisque sur ce rocher devait se dresser plus tard le tombeau de Chateaubriand. Au delà de ces brisants et de ces écueils, c'étaient des lointains et des profondeurs infinis.

Silencieux et recueillis, Jacques et Catherine écoutaient le sublime duo de leur âme : chant d'enthousiasme et d'admiration que provoque la contemplation des beaux spectacles de la nature. D'ailleurs, de tous temps, les Malouins ont aimé passionnément la mer immense et sauvage que fait vibrer si follement l'archer du *Noroit.*

Disposé aux confidences par le lieu et l'heure crépusculaire, Jacques parlait maintenant à Catherine de la magnifique découverte de Colomb, qui lui paraissait incomplète, de cette *mer ténébreuse* à laquelle il pensait si souvent.

En l'écoutant, Catherine se sentait un peu inquiète; ce sujet revenait fréquemment dans la conversation de Cartier depuis quelques semaines, et chaque fois la pauvre femme se troublait, pressentant avec l'instinct du cœur les grands desseins de celui dont elle portait le nom.

« N'est-ce pas, continuait Jacques, que si un homme explorait ces terres encore inconnues et achevait la grande œuvre de Colomb, ce serait beau?



En l'écoutant, Catherine se sentait un peu inquiète.

— Très beau, fit Catherine, qui eut un frisson et ressentit un serrement de cœur.

— Et plus beau encore, reprit Cartier, de planter une croix sur cette terre conquise, de porter le trésor de la foi à ces peuples vivant dans l'ignorance, d'aller vers eux au nom du Roi des rois!

— Ce serait sublime, » murmura Catherine défaillante, car la vision rapide des dangers à vaincre pour conquérir cette gloire l'épouvantait.

Lui, la regarda; il vit ses larmes et sa pâleur; alors, pour ranimer sa vaillance, il eut des paroles chaudes et généreuses, il tenta d'allumer dans l'âme de Catherine un enthousiasme pareil à celui qui brûlait son noble cœur.

Et tandis que le héros parlait, l'âme de Catherine ne tarda pas à s'embraser; la digne compagne de Cartier s'écria en tendant la main au héros :

« Jacques, si Dieu vous inspire ce grand projet, je ne vous retiendrai pas. Allez, quand il le faudra, où vous appelleront le devoir et l'honneur. Nous avons promis à votre père d'obéir aux nobles inspirations; aussi, ne craignez pas; moi aussi je serai fidèle. »

Et maintenant ils tenaient leurs yeux fixés sur ce lointain immense des eaux qui gardait son mystère impénétrable, un reste de crépuscule s'attardait sur la mer, mettant sur sa surface, polie comme un miroir, les couleurs de l'arc-en-ciel, et il montait jusqu'aux remparts un petit bruit doux, régulier, ressemblant à une caresse du flot.

IV

Vers l'extrémité nord de Paramé, à l'angle de deux chemins, se trouve encore une vieille maison avec une cour entourée de murs, où l'on pénètre par un portail cintré de forme ancienne : c'était la seigneurie de Limoilou, le manoir de Jacques Cartier.

Avant la fin du XVIe siècle, des titres de noblesse furent rarement donnés à des Malouins, mais les bourgeois de Saint-Malo s'appelaient seigneurs de leur bien, fût-ce d'une maison de ville.

L'illustre marin aimait beaucoup son manoir, il y allait très souvent, même l'hiver.

Or, un samedi, vers la fin de février 1535, le soleil presque printanier avait décidé Catherine et sa jeune belle-sœur Anne à se diriger vers Limoilou. Elles partirent le matin. Cartier, retenu à Saint-Malo par ses

affaires, devait les rejoindre au commencement de l'après-midi.

Il était près de trois heures, et les jeunes femmes commençaient à trouver l'attente longue. Assises près d'une fenêtre, dans la grande salle basse, elles formaient un groupe digne du pinceau de Raphaël.

C'était tout un poème biblique : Catherine, avec sa beauté sérieuse, ses traits réguliers, son profil droit, et Anne dont le joli visage s'encadrait dans l'auréole dorée de ses cheveux blonds; ses yeux, comme ceux de son frère, avaient une expression à la fois douce et obstinée, et quelque chose de fier et de grave dans l'ensemble de sa physionomie rappelait la noble race de marins dont elle descendait.

Enfin la porte s'ouvrit vivement, et Jacques Cartier entra joyeux, comme il l'était chaque fois que ses graves occupations lui permettaient de se reposer dans son cher manoir de Limoilou. Il n'était pas seul : un jeune homme de haute taille, à l'air très noble et au regard loyal, l'accompagnait. Ce jeune homme avait nom Jehan Frosmond.

En apercevant ce visiteur, Anne Cartier rougit beaucoup, et son mignon fuseau cessa de tourner. Catherine vit cela et sourit, car

Anne lui avait déjà avoué que, de tous les amis de son frère, celui-ci lui semblait le meilleur.

Jehan Frosmond, marin comme tous les Malouins, avait navigué plusieurs fois déjà avec Cartier. Il aimait la pêche de Terre-Neuve et la vie au large. A terre, il vivait près de sa vieille mère, qui l'adorait, et lui faisait une vie très douce. Mais, depuis quelques mois, tout cela était bien changé: la vieille mère dormait son dernier sommeil dans le cimetière de Saint-Malo, près de la cathédrale, et Jehan connaissait maintenant le vide au cœur et les longues soirées tristes.

Jacques Cartier, ému de la solitude du jeune homme, qu'il aimait beaucoup, l'emmenait souvent chez lui, et comme un sentiment très vif, même celui de la douleur, s'affaiblit tôt ou tard, parce que l'homme n'est pas capable d'être longtemps malheureux, Jehan éprouva comme les autres cette impuissance de la nature humaine. Insensiblement il se rattachait à la vie et à l'espoir, car très doucement son cœur, un moment anéanti par la mort de sa mère, s'acheminait vers Anne Cartier, la sœur de son ami.

Lorsque les deux arrivants se furent un peu reposés, Catherine proposa une prome-

nade autour de Limoilou ; ils marchèrent longtemps sous le gai soleil, dans l'air tiède.

Jehan, très amusé par les saillies et la joyeuse humeur d'Anne, trouva qu'il faisait bien bon dans la *seigneurie* de son ami.

Quand ils rentrèrent, Catherine alluma un grand feu dans l'immense cheminée, car le soir ramenait encore les froidures de l'hiver.

Ils s'assirent tous quatre devant la flamme claire, et Jehan pensa de plus en plus qu'il faisait bon et chaud au manoir de Limoilou.

La nuit vint, et le jeune homme quitta à regret l'hospitalière demeure pour retourner chez lui.

Lorsqu'il fut parti, Anne devint rêveuse ; il lui semblait que le cercle de la famille n'était plus au complet comme tout à l'heure.

V

Cependant Jacques Cartier songeait toujours à réaliser son projet d'exploration sur les mers lointaines. Dès que la paix de Cambrai eut heureusement modifié la situation du royaume, il adressa une requête à l'amiral de France, Philippe de Chabot, lui demandant d'être envoyé au compte du roi pour continuer l'entreprise de Verrazzano.

L'amiral fit à Cartier une réponse favorable, et le nomma capitaine de l'expédition.

Heureux d'avoir obtenu le concours du roi de France pour l'exécution de son dessein, Jacques Cartier voulut, tout d'abord, en témoigner sa reconnaissance à Dieu ; il se rendit avec Catherine à la cathédrale, « où ils se firent inscrire pour un obit simple de trois messes chaque année. Cet obit n'était

en tout que de cinquante et une livres douze sols. »

Ensuite Cartier s'occupa de recruter un équipage pour ses deux navires, jaugeant chacun soixante tonneaux. Il y réussit sans peine, car dans ses discours passait un souffle d'enthousiasme qui enflammait les courages et réveillait les nobles ambitions.

Les cœurs battaient à l'idée d'aller planter la croix de l'Homme-Dieu et le drapeau de la France sur des terres inconnues. Enfin, comme un illustre orateur [1] le disait récemment, cette population pouvait mieux qu'aucune autre seconder Cartier, parce que « l'âme des Malouins, c'est la mer, et ils ont autant d'eau salée que de sang dans les veines ».

Jehan Frosmond, enthousiasmé un des premiers par le noble projet de son ami, s'était fait inscrire parmi les officiers de Cartier.

Au logis, rue de Buhen, Catherine commençait à préparer le *coffre,* grande caisse en bois où chaque marin mettait tout ce qui lui appartenait ; c'est encore le seul bagage des pêcheurs de Terre-Neuve. On a con-

[1] Le père Ollivier.

servé l'inventaire des vêtements renfermés dans un de ces coffres du XVIe siècle, appartenant à Guillaume Pépin. Ce coffre contenait, entre autres objets :

« Une casaque de camelot noire fourrée : vingt sols.

« Une grande robe noire à usaige d'homme, bordée de velours et parementée de satin : vingt-quatre livres.

« Ung manteau de drap tamind bordé de velours : cent sols. »

Anne aidait sa belle-sœur, mêlant ses larmes à celles que Catherine, malgré son courage, ne parvenait pas à dissimuler.

Tout en « faisant » le *coffre* de son frère, la jeune fille avait bien aussi de temps en temps une pensée pour Jehan Frosmond.

Elle s'attendrissait à l'idée que la main prévoyante d'une mère ou d'une sœur ne mettrait pas dans son *coffre à lui* toutes ces douces petites choses entassées dans celui de Cartier, et destinées à faire éclore un sourire sur les lèvres de l'exilé, à lui apporter comme une bouffée d'air natal lorsqu'il serait loin, si loin de sa Bretague, que peut-être il ne la reverrait jamais.

Cependant Anne était heureuse et fière de voir Jehan prendre part à l'expédition

projetée, de le savoir brave et courageux.

Le 18 avril, avant-veille du jour fixé pour le départ, Jacques, quoique très occupé, eut le vif désir de passer quelques heures à Limoilou; il emmena Jehan Frosmond, ce qui fit briller d'une joie naïve les yeux de la jolie Anne.

Quand ils entrèrent au manoir, le soleil d'avril pénétrait dans la salle à pleine croisée. Anne versa dans des coupes du lait chaud et mousseux qu'une servante venait d'apporter. Puis ils allèrent s'asseoir au dehors, contre la porte.

Autour d'eux, les toits de chaume étaient déjà fleuris, le gazon se parsemait de graciles fleurettes, et sur un cerisier en fleurs les oiseaux chantaient le printemps ; à leurs pieds se montraient des touffes de violettes; Jehan se baissa pour en cueillir quelques-unes, avec une gaucherie touchante, et ses mains inhabiles parvinrent à grand'peine à composer un bouquet qu'il offrit à Anne.

Le seigneur de Limoilou regardait malicieusement les deux jeunes gens, et, s'adressant à sa sœur :

« Si tu le veux, ma petite Anne, au retour nous aurons ici de belles fiançailles,

car ce grand garçon-là, qui manie mieux les cordages que les fleurs, m'a fait hier ses confidences. »

Anne cacha dans ses violettes un sourire heureux, et ne dit pas non.

VI

Les deux navires composant l'expédition mirent à la voile et quittèrent Saint-Malo le 20 avril 1534, après que messire Charles de Moüy, sieur de la Meilleraye et vice-amiral de France, eut fait jurer aux capitaines, maîtres et mariniers, de bien et fidèlement servir le roi sous les ordres du capitaine Jacques Cartier.

Les explorateurs naviguèrent avec un tel bonheur que le 10 mai ils arrivèrent à Terre-Neuve. Mais, à cause de la grande quantité de glace, ils s'arrêtèrent dix jours dans un port que Cartier nomma Sainte-Catherine en souvenir de sa femme.

Le 21 mai, les navires reprirent la mer, se dirigeant vers le nord avec vent d'ouest, à la recherche de terres inconnues. En passant près de « l'île aux Oiseaux » (*Funk-*

Island), le capitaine ordonna de mettre à la mer les embarcations pour aller vers cette île chercher des oiseaux; les matelots en chargèrent deux barques en moins d'une demi-heure, ils les salèrent ensuite et en remplirent quatre ou cinq tonneaux pour chaque navire.

Cartier découvrit des ports, des îles, auxquels il donna souvent encore le nom de Catherine et d'autres noms bretons tels que Brest, Saint-Lunaire, etc.

Le 11 juin, ayant trouvé un port excellent, le capitaine malouin l'appela Saint-Servan et s'y arrêta deux jours, pendant lesquels l'équipage fit une abondante pêche de saumons. Ce fut sur la rive voisine de ce port que s'éleva la première croix plantée sur ces terres lointaines par les intrépides navigateurs.

Un peu plus loin, longeant le Labrador, ils rencontrèrent des sauvages. Voici comment l'explorateur raconte ce fait :

« Nous aperçûmes des hommes de belle taille, mais indomptés et sauvages. Ils portent les cheveux liés au sommet de la tête et plantent au milieu quelques plumes d'oiseaux. Ils se teignent en rouge; leurs barques sont faites d'écorces d'arbres, et nous

comprîmes qu'ils n'habitaient pas ce pays, mais venaient seulement y chercher des loups marins. La terre de cette contrée est très aride, on n'y trouve que mousse, épines et buissons séchés et à demi morts. En somme, je pense que cette terre fut celle que Dieu donna à Caïn[1]. »

La mer se chargeait d'approvisionner les voyageurs ; un jour ils pêchèrent plus de cent morues en moins d'une heure. Vers le 18 juin, une tempête mit les deux navires en péril pendant deux jours ; puis survint une telle obscurité qu'on ne pouvait plus distinguer aucune terre. C'était vraiment la mer *ténébreuse.* Pendant sept jours, les habitants de ces étroits logis, au-dessous desquels mugissaient les eaux noires et profondes, restèrent dans une atmosphère de brume gelée, se parlant sans se reconnaître, la voix ayant elle-même quelque chose d'étrange, comme s'ils eussent habité un autre monde, n'entendant que le bruit menaçant du gouffre prêt à engloutir les frêles planches de leurs demeures.

[1] Relation manuscrite de Jacques Cartier, dont un seul exemplaire imprimé était conservé au musée britannique. Un érudit, M. d'Avezac, est allé en prendre une exacte copie au commencement de l'année 1862.

Enfin, le 24, le voile de deuil enveloppant la nature devint un peu moins épais, le brouillard se replia en flocons de ouate semblables à des nuages roulés par les vents, et bien que le lointain fût encore rempli d'obscurité, Cartier aperçut un cap auquel il donna le nom de Saint-Jean, à cause de la fête du jour.

Ce cap s'appelle aujourd'hui le cap des Aiguilles; il est situé sur la côte ouest de Terre-Neuve.

Un peu plus loin, les explorateurs rencontrèrent une île, très différente de celles qu'ils avaient vues jusque-là, couverte de grands arbres, de prairies, de magnifiques campagnes.

« Nous y trouvâmes du froment sauvage et des pois fleuris aussi beaux que ceux de Bretagne ; puis une grande quantité de raisin, des fraises d'un rouge incarnat, du persil et autres herbes de bonne et forte odeur [1]. »

Cette île fut appelée l'île de Brion, probablement en l'honneur de l'amiral de France,

[1] Relation manuscrite. Chaque fois que nous citerons le texte, nous nous permettrons d'en modifier l'orthographe, car les vieilles formes et les contractions en rendraient la lecture difficile.

le vicomte Chabot, seigneur de Brion, sous la protection duquel Cartier avait entrepris ce voyage de découverte.

A partir de ce moment, le pays qu'ils traversèrent devint montagneux, avec de superbes forêts où croissaient des cèdres et des sapins « bons à faire des mâts pour des navires de trois cents tonneaux ».

Cartier pressentit un passage « entre la Terre-Neuve et la terre Brion », mais il ne paraît l'avoir découvert qu'au second voyage: c'est le passage d'aujourd'hui entre le cap Ray et le cap Breton.

Les deux navires mouillèrent pendant quelques jours dans le petit port de Saint-Martin.

Un après-midi, le capitaine fit mettre une chaloupe à la mer pour aller avec dix ou quinze hommes visiter le cap voisin de Saint-Martin. Arrivés à une demi-lieue de la pointe de ce cap, ils aperçurent quarante ou cinquante embarcations remplies de sauvages. Avancer eût été exposer inutilement la vie de ses mariniers. Aussi Cartier donna l'ordre de retourner en arrière; mais les sauvages se mirent à suivre les étrangers, et bientôt la chaloupe, cernée de tous côtés, fut forcée de s'arrêter.

La situation devint critique, et, sans l'audace de leur capitaine, les marins bretons étaient perdus.

Cartier dit quelques mots à Jehan Frosmond, qui fit aussitôt lâcher « deux passevolants » et des dards du côté des sauvages. Ceux-ci, épouvantés, s'éloignèrent en grande hâte, et la chaloupe délivrée revint tranquillement aux navires.

Le lendemain, Cartier résolut de retourner vers les indigènes, afin d'obtenir d'eux, s'il était possible, quelques renseignements sur le pays. Il fit appareiller plusieurs embarcations, prit avec lui les hommes les plus forts et les plus braves de son équipage, et se dirigea vers le cap où il avait voulu se rendre la veille.

Cette fois, il n'y avait personne dans les barques amarrées près de la rive; les sauvages se tenaient sur la pointe du cap, et, dès que les embarcations des étrangers approchèrent, ils prirent la fuite.

Cartier descendit à terre avec une partie des mariniers et parvint à faire comprendre à deux retardataires qu'il ne voulait aucun mal à ce peuple; il leur donna des couteaux et autres menus objets, avec un chapeau rouge pour leur chef. La vue de ces choses

inconnues émerveilla les pauvres indigènes; ils s'empressèrent de rejoindre leur tribu, montrant les présents qu'ils avaient reçus. Aussitôt les sauvages, rassurés, revinrent sur leurs pas, et le capitaine leur distribua des petits cadeaux. Tout ce peuple se mit alors à danser et à chanter en signe de réjouissance.

« Nous reconnûmes que cette gent pourrait aisément se convertir à notre foi. Ces sauvages vont d'un lieu à l'autre, vivant de pêche. Leur pays est aussi chaud que l'Espagne, la terre y est très productive, et dans les lacs on trouve du saumon en abondance. Nous appelâmes ce golfe le golfe des Chaleurs [1]. »

C'est aujourd'hui la baie des Chaleurs.

Cartier quitta Saint-Martin le 12 juillet. Les navires en étaient éloignés de dix-huit lieues à peine, lorsqu'ils furent assaillis par une terrible tempête; le vent devint très violent, un des navires perdit son ancre, et le capitaine fut encore obligé de s'arrêter dans un port pendant quatorze jours, sans pouvoir en sortir, à cause du brouillard et du mauvais temps.

[1] Relation manuscrite.

Dans cet intervalle les marins français virent encore une grande multitude de sauvages et leur distribuèrent comme précédemment des couteaux, chapelets de verres, clochettes, etc.

« Ces indigènes peuvent être vraiment appelés sauvages ; ils sont vêtus de vieilles peaux, à la mode des Égyptiens, et ne ressemblent pas à ceux que nous avions déjà rencontrés. Ils mangent la chair presque crue et la chauffent seulement sur des charbons ; à terre, ils n'ont d'autres demeures que leur barque renversée, sous laquelle ils couchent.

« Ces naturels nous firent très bon accueil et nous apportèrent une grande quantité de maquereaux et de prunes séchées appelées *honista*[1]. »

Le 24 juillet, le capitaine Cartier organisa une imposante manifestation religieuse en présence des sauvages : douze mariniers portaient une croix haute de trente pieds ; un écusson placé au milieu représentait trois fleurs de lis ; au-dessus on lisait cette inscription : *Vive le roy de France.*

Arrivés au lieu où devait être planté le

[1] Relation du voyage de Jacques Cartier.

signe de la Rédemption, les matelots s'arrêtèrent. Cartier se découvrit et s'agenouilla ; ses équipages l'imitèrent. Autour d'eux, les Indiens attentifs regardaient curieusement ce qui allait se passer, un grand silence régnait parmi tout ce peuple. Alors, levant vers le ciel un regard reconnaissant, Cartier donna un ordre bref ; et lentement la croix s'éleva dans les airs ; aussitôt les trompettes sonnèrent, et à ce bruit se mêla la voix plus imposante encore du canon qu'on tirait des navires.

Les sauvages, émerveillés, se prosternèrent la face contre terre, adorant pour la première fois le Dieu inconnu que les explorateurs venaient de leur révéler.

Le lendemain, le chef de cette peuplade se rendit aux navires avec ses trois fils et son frère; ils étaient vêtus de peaux d'ours noirs. Arrivés devant Jacques Cartier, le vieillard fit une longue harangue, montrant alternativement la croix plantée la veille et la terre des environs, comme s'il voulait dire que, le pays lui appartenant, il n'y fallait rien mettre sans son consentement. Cartier lui répondit que cette croix servirait à reconnaître le port pour y revenir à son prochain voyage, et le chef sauvage parut

satisfait de cette explication. Il accepta avec joie les présents que lui offrit le capitaine malouin, consentant même, sur la demande de Cartier, à laisser deux de ses fils partir pour la France.

« Nous fîmes vêtir aux fils du chef une chemise, un sayon de couleur et une toque rouge, puis nous leur mîmes au cou une chaîne de laiton, ce dont ils se réjouirent fort. Leur père, avant de quitter nos navires, montra plusieurs fois la croix en faisant signes et protestations qu'il ne l'ôterait pas[1]. »

Au commencement du mois d'août, Cartier réunit les capitaines, maîtres et mariniers, pour délibérer s'ils retourneraient en France ou passeraient l'hiver dans ce pays.

« Tous décidèrent qu'il ne fallait pas cette fois pousser plus loin l'entreprise, et le retour vers la France fut unanimement convenu comme étant le parti le plus sage[2]. »

Quelques jours après, les deux navires entrèrent dans le détroit de Saint-Pierre (détroit situé entre le cap Gaspé et l'île d'Anticosti).

Ensuite ils passèrent près d'un cap sur

[1] Narration manuscrite. — [2] *Ibid.*

lequel se tenaient des sauvages. Douze d'entre eux vinrent en barque tout près des navires et firent comprendre à l'équipage que leur chef se nommait « Tiennot ». Cartier donna ce nom au cap, appelé aujourd'hui mont Joli.

Après une navigation fort pénible, les explorateurs arrivèrent le 9 août dans le golfe de Blanc-Sablon, à Terre-Neuve, et en repartirent le 15, jour de l'Assomption.

Vingt jours plus tard, le 5 septembre 1534, les deux navires commandés par le capitaine Cartier jetaient l'ancre en rade de Saint-Malo.

VII

Dès que le retour de l'expédition fut signalé, les Malouins se portèrent en foule au-devant des arrivants.

Averties par des amis, Catherine et Anne se rendirent sur les remparts. Les points noirs grossissaient de minute en minute; plus de doute, c'était bien eux! ils arrivaient favorisés par la marée et par un bon vent du nord-ouest. On pouvait même reconnaître le capitaine Cartier debout à l'arrière de l'un des navires, donnant ses derniers ordres.

Encore quelques instants de cette attente impatiente, mais délicieuse, qui ne redoute plus la déception, et les marins seraient à terre, près des êtres chers qui avaient tant craint de ne pas les revoir. Alors les deux jeunes femmes se dirigèrent en courant vers

le port, où les embarcations allaient s'amarrer tout à l'heure.

Catherine, suffoquée de joie, les yeux rivés sur la première chaloupe, qui n'était plus qu'à une très petite distance, avait aperçu son mari. Anne, dont le cœur battait bien fort, distingua près de son frère la haute stature de Jehan, et, toute rose jusqu'aux tempes, par un involontaire instinct de coquetterie, elle rajusta ses vêtements.

L'indulgent saint François de Sales permet bien aux filles *de se faire un brin jolies.*

Le débarquement s'effectua le mieux possible : les sauvages furent entourés et examinés curieusement par la population malouine ; le maire les emmena chez lui, et après leur avoir donné pendant plusieurs jours l'hospitalité, paya leur pension chez Perrin Desgrès, fils d'Armel Desgrès, qui enseignait l'écriture à Saint-Malo en l'année 1498.

Les deux sauvages, Taiguraguy et Domogaya, restèrent dans cette maison jusqu'au second voyage de Cartier. Ils furent bien traités et reçurent de Perrin Desgrès quelques notions de lecture et d'écriture.

Réunis enfin, le capitaine Cartier, Cathe-

rine et Anne formaient un groupe heureux ; après les premières effusions, ils allaient se diriger vers la rue de Buhen, lorsque Cartier aperçut Jehan Frosmond, dont l'air triste contrastait avec la gaieté des autres.

« Pauvre garçon, fit le capitaine, personne ne l'attend cette fois. »

Alors il l'appela :

« Jehan, Jehan. »

Le jeune marin s'approcha et, rencontrant le doux regard d'Anne, dans lequel se lisait une affectueuse pitié, déjà il se sentit consolé.

« Est-ce ainsi, continua Cartier, que l'on reste seul quand on a des amis? Venez donc avec nous. »

En entendant cela, le cœur de Jehan bondit soudain, et il pensa que si le bonheur, comme la mer, a un reflux, le flot pourrait bien remonter un jour.

Le lendemain de son arrivée, Cartier, toujours préoccupé de son projet génial de fonder en Amérique une France nouvelle et convertir à la foi chrétienne les peuples infidèles, adressa son rapport au roi.

Sur ce rapport, la cour jugea que l'établissement projeté dans ces vastes régions était de nature à procurer un jour au royaume

des avantages très précieux. Le vice-amiral Charles de Mouy, sieur de la Meilleraye, s'intéressa surtout à cette affaire et obtint pour Jacques Cartier une commission plus ample que la première.

Le roi écrivit que, « voulant le *parachèvement* de la découverte des terres occidentales, il nommait Jacques Cartier capitaine et maître pilote général pour une seconde expédition [1]. »

[1] Lettre authentique de François Ier.

VIII

Dans la maison « jouxte l'hôpital Saint-Thomas », les peaux de loups et autres choses curieuses provenant de l'expédition furent disposées avec goût par Catherine. Jehan avait offert à Anne toute sa part des présents donnés par les sauvages, car ils étaient fiancés depuis le soir du retour où le capitaine avait emmené le jeune homme chez lui. Cependant les fiançailles solennelles ne devaient avoir lieu qu'à Noël. En attendant, Jehan venait souvent rue de Buhen, ayant trouvé là une seconde famille.

Le dimanche, quand il faisait beau, ils allaient tous à Limoilou; et, dans la grande cheminée, la flamme brillante dansait parmi les branchages du foyer.

Assis l'un près de l'autre, sur le banc de chêne, les fiancés causaient; il arrivait aussi

qu'ils se taisaient, mais ces silences n'interrompaient point leurs confidences.

On se comprend si bien sans parler, quand on s'aime!

Jacques et Catherine feignaient alors de se retirer un peu à l'écart, afin de ne pas troubler l'intimité des entretiens; les fiancés ont toujours beaucoup de choses à se dire, choses très anciennes, mais cependant toujours nouvelles, promesses très vieilles de s'aimer toujours.

Seulement au XVIe siècle, en Bretagne, le mot « toujours » avait un vrai sens d'éternité : on ne connaissait ni les défiances, ni les jalousies, ni les froideurs, qui suivent de si près, à notre époque, les serments de *s'aimer toujours*. Anne Cartier, naïve et candide, ne soupçonnait même pas l'infidélité. De son côté, Jehan reportait sur la jeune fille la respectueuse tendresse qu'il avait vouée naguère à sa mère, avec ce quelque chose de plus que donne au cœur la certitude d'avoir réalisé son rêve d'aimer. Ils s'aimaient tous deux de cet amour qui rend sacrée, indissoluble, l'union de deux cœurs.

Quand le soir tombait, toute la famille

s'acheminait vers Saint-Malo, en côtoyant la mer.

Les vagues venaient lentement rouler, l'une après l'autre, sur le sable moelleux ; elles couraient en bouillonnant, ou se brisaient, rythmées dans leurs chutes régulières : orgues mystérieuses du temple de l'univers, chantant de leurs voix sublimes l'éternelle louange du Créateur.

Ils revenaient ainsi, les jeunes fiancés, s'unissant à l'hymne magnifique psalmodié par l'Océan et aspirant à pleine poitrine la brise fortifiante qui venait du large avec les flots.

IX

La neige au chaume pend ses franges;
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : Noël! Noël!

THÉOPHILE GAUTIER.

Les *mois noirs*[1] s'écoulèrent rapidement pour la famille Cartier. Un matin, Jehan et Anne furent réveillés par un gai carillon. Et comme ces cloches annonçaient à la fois la naissance de l'Enfant-Dieu et la fête de leurs fiançailles, joyeusement ils chantèrent avec elles : Noël ! Noël !

Le dîner eut lieu dans la salle de Limoilou. Cartier y avait convié un grand nombre de parents et d'amis. Une belle nappe blanche, tissée par Catherine, recouvrait la

[1] On appelle ainsi en Bretagne les mois de novembre et de décembre.

table, sous laquelle, suivant l'usage du temps, un lit de paille préservait les pieds des convives de l'humidité du sol. On servait le vin dans deux aiguières d'argent, présent de François Ier à Jacques Cartier.

La jeune fiancée portait une robe bleue avec un corset brodé dont les manches bouffantes étaient chargées de rubans, suivant la mode de cette époque; les femmes nobles remplaçaient les rubans par des pierres précieuses.

Au dehors, il gelait, et les branches dépouillées étincelaient sous le givre; la neige froide et blanche recouvrait les toits bosselés; mais, plus vive que jamais, de la vaste cheminée du manoir s'élançait la flamme au crépitement joyeux, et, caché dans un coin de l'âtre, le grillon faisait entendre sa crécelle, présage de bonheur.

Plusieurs fois déjà les aiguières s'étaient vidées, et la gaieté allait bon train. Jehan et Anne, rendus plus silencieux par les douces émotions de cette journée, s'isolaient au milieu des autres, et la jeune fille regardait souvent, avec une joie intime, l'anneau béni qui depuis le matin ornait son doigt.

A la fin du repas, l'allégresse devint générale. L'entrain des jeunes se communiqua

aux vieillards, qui retrouvèrent leurs souvenirs de vingt ans et leurs rires d'autrefois; des toasts nombreux furent portés en l'honneur des fiancés, et sous le toit de Limoilou retentit le cri de nos ancêtres aux jours de réjouissances : Noël ! Noël !

X

« Est-ce au retour de notre grand voyage que nous célébrons le mariage, enfant ? » demanda un soir le capitaine Cartier à sa sœur Anne.

Celle-ci baissa la tête; elle oubliait, dans son bonheur, que le mois de janvier touchait à sa fin et que le départ de l'expédition aurait lieu au printemps. Jehan, qui comptait les mois en lui-même, prit la parole:

« Ne pourrions-nous pas nous marier au mois de mars, si vous le voulez bien, Anne? dit-il. De cette manière nous aurions encore deux mois à vivre ensemble après la cérémonie. »

La jeune fille pensait qu'effectivement ce serait bien long d'attendre plus d'un an peut-être; car, cette fois, les navires hiverneraient probablement au Canada.

Catherine, devinant le désir de sa sœur, répondit vivement :

« Certainement, tout peut être prêt pour cette époque ; il faut fixer votre union aux premiers jours de mars. »

Ils se marièrent le 2 mars, et Mgr Bohier, alors évêque de Saint-Malo, leur donna la bénédiction nuptiale.

Lorsque Jehan passa au doigt de sa compagne l'anneau de mariage, sur lequel étaient gravés deux cœurs entourés d'une délicate devise, et qu'il vit les yeux d'Anne briller d'un éclat humide et doux, ressemblant à un rayon lumineux, il lui parut que cette belle lueur enchantée était l'aurore d'une longue vie de bonheur [1].

Tous deux se sentaient unis jusque dans l'au-delà de la vie; la parole sacramentelle de l'évêque devait avoir pour écho l'éternité !

Il y avait, il est vrai, une ombre au tableau, un spectre dont la silhouette se profilait dans le lointain : la séparation prochaine ; mais ce ne serait pas avant deux mois, et ces deux mois leur semblaient ne devoir jamais finir.

[1] Voir les deniers à épouser des XVe et XVIe siècles, les bagues de mariage.

Dieu enlève ainsi la notion du temps à ceux auxquels il mesure les jours de joie, à ces familles de marins devant lesquelles se dresse sans cesse l'inexorable éloignement.

Les nouveaux époux restèrent dans la maison Cartier; la demeure de Jehan, délaissée et triste depuis la mort de Mme Frosmond, avait besoin d'une complète transformation, et il fut convenu que les jeunes gens n'habiteraient pas le vieux logis avant qu'il n'eût échangé son aspect maussade contre un air plus hospitalier ; d'autre part, Anne sentirait moins la solitude pénible de cette première séparation en habitant près de sa sœur Catherine pendant l'absence de Jehan.

. . . .

A Saint-Malo, tout le monde s'intéressait à ce grand voyage dont les préparatifs se poursuivaient activement, quoique Jacques Cartier recrutât avec assez de peine son équipage. Les armateurs, en effet, mécontents des entreprises du grand capitaine, parce qu'elles entravaient, disaient-ils, la pêche de la morue, lui témoignaient de l'hostilité.

Cartier fit choix de trois navires : la *Grande-Hermine*, jaugeant cent vingt ton-

neaux, le *Courlieu,* auquel on enleva son nom pour l'appeler la *Petite-Hermine,* bateau de soixante tonneaux, et l'*Émerillon,* de quarante tonneaux seulement.

Certes, il fallait sur ces navires des hommes courageux pour affronter l'inconnu avec le peu de ressources dont disposaient alors les navigateurs. Si, de nos jours, un voyage entre la France et Terre-Neuve est encore difficile et dangereux, bien que la science ait livré aux marins des instruments perfectionnés, des cartes et des plans dressés avec précision, qu'était-ce à l'époque ou vivait Cartier ? Les marins usaient d'une boussole grossière, et encore ignoraient-ils les influences diverses auxquelles est soumise l'aiguille aimantée, telles que la déclinaison ou variation, et l'attraction locale.

Puis quelle différence entre les grands et solides bateaux actuels et ses barques exiguës où il fallait entasser hommes et provisions ? Les vivres se composaient seulement de salaisons et de pain qui moisissait promptement.

Ces mêmes difficultés avaient été, il est vrai, surmontées précédemment par Christophe Colomb. Mais la mer que devait affronter Cartier était beaucoup plus dange-

reuse que celle sur laquelle voguait, quarante-trois ans auparavant, la caravelle de Colomb. En effet, depuis longtemps les navigateurs génois et portugais côtoyaient l'Afrique occidentale, et, vers 1275, Lancelot Maloisel avait découvert les Canaries; bientôt suivirent les découvertes du cap Vert, du golfe de Guinée, etc.; enfin Diaz, Portugais, trouva le cap de Bonne-Espérance.

Ces marins ayant pu remarquer la stabilité des vents alisés entre les tropiques, Colomb profita de cette découverte pour s'avancer vers les Canaries et entrer ensuite dans les alisés, où la navigation est facile, la température douce.

Jacques Cartier, au contraire, allait au-devant des brouillards, des tempêtes, qui tous les ans encore causent de nombreux naufrages ; mais rien n'arrêtait son intrépidité et son courage.

Le départ de la seconde expédition fut fixé au mois de mai.

XI

Il vint, ce mois chanté par les poètes, mois qui fait éclore toute la flore des bois, et dont la tiède brise souffle l'espérance aux êtres et aux choses.

Pour la dernière fois, le dimanche 9 mai, Jacques Cartier et sa famille se rendirent à Limoilou. Ce jour-là, leur causerie avait le caractère mélancolique des choses qui vont finir, chacun essayant de donner le change aux autres sur sa pensée secrète.

Le temps était beau, le soleil brillant ; la mer, d'un bleu pâle, moirée d'argent, se reposait dans ce grand silence qui semble monter de la profondeur des eaux.

Quand ils arrivèrent à la campagne, l'aubépine fleurissait les haies, la primevère bordait les champs, de joyeuses mélodies s'échappaient des buissons remplis de nids, et de chaque brin d'herbe s'échappait une

saine et suave odeur, haleine fraîche et parfumée du printemps.

Cependant Anne semblait se désintéresser complètement et du concert des oiseaux et des graciles fleurettes embaumant l'air; une seule pensée l'absorbait : comme le temps avait fui vite !

Elle se sentait prise d'épouvante à la pensée de ce départ de Jehan, si prochain maintenant, la pauvre petite mariée d'hier.

Ils restèrent seulement quelques heures à Limoilou, se parlant de moins en moins. Il devenait trop difficile de feindre dans cette demeure où ils venaient d'être si heureux; ils essayaient en vain de causer en évitant le seul sujet qui les occupât les uns et les autres; les deux femmes sentaient leurs yeux humides de larmes. Alors Cartier ferma silencieusement la porte du manoir, comme s'il devait la rouvrir le dimanche suivant, et aucun d'eux ne prononça le mot : Adieu ! que tous les quatre avaient au fond du cœur.

Ils revinrent bien tristes parmi cette nature en fête qui semblait vouloir faire paraître plus délicieux que jamais le printemps de Bretagne à ceux qui allaient affronter le rude hiver du Nord.

Le dimanche suivant, jour et fête de la

Pentecôte, Jacques Cartier convoqua ses mariniers, maîtres et capitaines, à la cathédrale de Saint-Malo[1].

L'équipage s'était confessé la veille, et tous les marins communièrent à la messe célébrée à leur intention par Mgr Bohier.

Après le saint sacrifice, Cartier s'agenouilla devant l'évêque, à l'entrée du chœur, lui demandant de bénir son entreprise.

Mgr Bohier appela en termes émus la bénédiction de Dieu sur ces hommes héroïques dont le but suprême était de planter chez les sauvages la croix, seul vrai drapeau de la civilisation !

Les marins, tous très mâles, très fiers, avec des visages brunis et décidés, se rendirent ensuite à l'autel de la Vierge, orné de lumières et par de fleurs printanières que leurs mères, épouses, ou sœurs y avaient apportées.

Ils chantèrent de leurs voix graves et vibrantes l'*Ave, maris Stella,* l'hymne de la confiance en Marie, disant avec tout leur cœur et toute leur âme : *Monstra te esse matrem.*

Et, tout le jour, l'église resta parfumée de l'odeur de l'encens, des cierges et des fleurs coupées.

[1] Manuscrit de Jacques Cartier.

XII

La seconde expédition partit le mercredi 19 mai 1535.

Dès le matin de ce jour, une grande animation se montrait du côté du port; des embarcations allaient et venaient incessamment, portant des coffres et des provisions aux navires en rade depuis la veille.

Beaucoup de curieux se trouvaient là pour assister au départ; les mères, les femmes, les fiancées y étaient aussi, et leurs yeux rouges et gonflés attestaient les larmes versées.

Pâle, mais très courageuse, Catherine ne quittait pas du regard son mari, qui déjà ne lui appartenait plus. Cartier surveillait l'embarquement des mariniers.

Anne, encore près de Jehan, avait passé son bras sous le sien et le serrait avec force,

ne pouvant plus exprimer ses sentiments par la parole; de temps en temps elle essayait en vain d'articuler quelques mots, les sons expiraient sur ses lèvres, car les minutes suprêmes étaient arrivées.

Cartier, en effet, ne tarda pas à faire un signe à Jehan, et celui-ci, très doucement, commença à se dégager de l'étreinte silencieuse d'Anne. Une dernière fois, il pressa la jeune femme sur son cœur, et brusquement, sentant des sanglots soulever sa poitrine, il s'arracha à ses bras et courut à la barque qui devait emmener aussi son beau-frère. Anne le suivit jusqu'au bord de l'eau; elle retrouva sa voix pour le supplier encore d'être prudent, de ne pas s'exposer inutilement, et lui répéter enfin toutes les recommandations suggérées par sa tendresse et déjà cent fois faites.

L'amarre fut lâchée et la barque s'éloigna très vite. Cartier et Jehan soulevèrent leurs toques pour un dernier adieu. Alors Catherine dit à Anne :

« Montons sur les remparts. »

En rade, les trois navires appareillaient promptement : la *Grande-Hermine,* que commandait Cartier, avait pour maîtres Jehan Frosmond, Claude de Pontbriand, fils

du seigneur de Montcevelles et échanson de monseigneur le Dauphin, Charles de la Pommeraye, Jehan Poullet et autres gentilshommes; la *Petite-Hermine,* dont le



Beaucoup de curieux se trouvaient là pour assister au départ.

capitaine était Macé Jalobert et le maître Guillaume Lemarié; l'*Émerillon,* commandé par Guillaume Le Breton et Jacques Maingart.

Bientôt, toutes voiles dehors avec une bonne brise, ils s'élancèrent vers ces au-delà

mystérieux de la mer où se perd le rêve. Des remparts on les vit disparaître peu à peu dans les ocres du couchant, leurs blanches voiles fendant l'espace comme des mouettes qui prennent leur envolée au large.

. . . .

Lorsque la *Grande-Hermine* ne fut même plus un point à l'horizon, Catherine et Anne regagnèrent la maison « sise jouxte l'hôpital Saint-Thomas », songeant, malgré la tristesse de l'heure, à l'*au revoir* que les courageux marins, déjà loin maintenant, leur avaient laissé pour adieu. Le revoir! c'était la fleur d'espérance déposée dans leurs cœurs affligés.

XIII

Cette fois, les navigateurs eurent un temps affreux pour se rendre à Terre-Neuve. Dès le 26 mai, les vents devinrent contraires, une brume froide et humide obscurcissait le ciel.

Cartier, prévoyant la tempête, convint avec les capitaines des deux autres navires qu'ils se retrouveraient à la baie des Chaleurs s'ils étaient séparés par l'ouragan; puis il commanda aux hommes de diminuer la voilure et donna liberté de manœuvres aux capitaines de la *Petite-Hermine* et de l'*Émerillon*. Ayant ainsi pris toutes les dispositions que l'expérience et la prudence pouvaient lui inspirer, Cartier attendit, ne pouvant plus rien faire, d'ailleurs obligé de laisser se calmer la fureur des éléments.

Bientôt la houle grossit, le bruit du gouffre

se mêla au sifflement du vent dans les cordages, les flots s'élevèrent comme des monts et roulèrent la *Grande-Hermine* ainsi qu'un géant eût fait d'un jouet d'enfant.

Après chaque vague en arrivait une autre plus haute encore, se dressant menaçante devant ces hommes qui osaient braver l'Océan, et, comme un chant funèbre, la voix des larmes lointaines remplissait l'immensité.

Mis dans l'impossibilité d'agir pendant ce drame émouvant, le maître pilote général se tourna vers Dieu, seul maître de la vie et des forces terrestres. A genoux au milieu de son équipage, il invoqua Marie, l'*Étoile de la mer*, et des cœurs angoissés monta vers le ciel l'hymne chantée naguère à l'autel de la Vierge : l'*Ave, maris Stella.*

Pendant cette nuit terrible, les trois navires furent séparés [1]; « mais il plut à la souveraine Sagesse de sauver la *Grande-Hermine;* après mauvaise mer et tempête, la nef générale arriva le 7 juillet à l'île aux Oiseaux *(Funk Island)*, où les mariniers prirent deux barquées d'oiseaux pour victuailles. »

[1] Relation manuscrite.

Cartier s'arrêta encore au Blanc-Sablon et entra le 15 juillet dans la baie des Chaleurs, sans avoir de nouvelles des autres navires.

Ce fut le 26 juillet seulement que la *Petite-Hermine* et l'*Émerillon* arrivèrent ensemble au lieu convenu. Là les navires firent provision d'eau, de bois et autres choses nécessaires.

Le 29 du même mois, ils firent voile dès l'aube pour le Canada.

Le lendemain les explorateurs reconnurent le cap Tiennot, découvert au voyage précédent, et, quelques jours après, ils trouvèrent une belle et grande baie, « pleine d'îles et bonnes entrées de tous temps qu'ils pourraient faire, et la nommèrent la baye Saint-Laurent [1]. »

C'est la rivière Saint-Jean, sur la côte du Labrador.

Le 14 août, Cartier quitta cette baie et, vingt-cinq lieues plus loin, Taiguraguy et Domagaya, que le capitaine malouin ramenait dans leur pays, reconnurent le chemin d'Hunguedo, d'où ils étaient partis l'année précédente; ils dirent aussi que, tout près,

[1] Manuscrit de Jacques Cartier.

commençait le royaume de Saguenay, allant vers le Canada.

Quelques auteurs font dériver ce nom de Canada du nom iroquois *Kannata,* qui se prononce *canada* et signifie amas de cabanes, d'où Cartier imagina, supposent les auteurs, que le nom commun aux diverses bourgades désignées par les sauvages était celui de toute la région.

Le 15 août, les trois navires passèrent le détroit, et Cartier appela île de l'Assomption l'île que les Européens ont nommée depuis Anticosti.

A l'entrée du fleuve, les deux sauvages montrèrent à Cartier une terre d'où venait, assurèrent-ils, le cuivre rouge appelé *caquet dazé;* ils affirmèrent aussi que le fleuve allait toujours en se rétrécissant jusqu'à Hochelaga (Montréal). Malgré cela, Jacques Cartier ne voulut pas aller plus loin avant d'avoir exploré les côtes nord. Il désirait s'assurer par lui-même de la sincérité des sauvages et être certain qu'il n'y avait point d'autre passage. Il examina donc attentivement la côte; mais, n'ayant rien découvert, il prit enfin, le 1er septembre, le chemin de Québec.

« Nous retrouvâmes une rivière fort pro-

fonde et courante, qui est la rivière et chemin du royaume de Saguenay, comme nous l'avaient dit nos hommes du païs de Canada[1]. »

Les navires s'avancèrent dans cette rivière, qui traversait de hautes montagnes « où cependant il croît sur la pierre aride quantité d'arbres, et nous y avons vu tel arbre suffisant à master navire de trente tonneaux, poussant sur le roc, et dont les branches avaient des feuilles fraîches et vertes[2] ».

En sortant de la rivière, les explorateurs rencontrèrent des courants fort dangereux dans lesquels l'*Émerillon* faillit se perdre. Enfin, le 6 septembre, les courageux marins touchèrent aux rivages du Canada.

Ils s'arrêtèrent un jour à une île couverte de coudriers chargés de noizilles. Cartier la nomma l'Isle-ès-Coudres, « et devant cette île il y a grand courant de flot et èbe comme devant Bordeaux[3]. »

Tout près de l'Isle-ès-Coudres, le maître pilote, ayant rencontré une baie propre à mettre les navires en sûreté, s'y arrêta et appela ce lieu Sainte-Croix, aujourd'hui la rivière Saint-Charles.

Lorsque les navires furent mouillés, Car-

[1] Manuscrit. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

tier fit préparer les embarcations et se rendit à terre avec une partie de son équipage et les deux sauvages qui revenaient en France.

La petite troupe ne tarda pas à rencontrer des indigènes; mais ceux-ci prirent la fuite en apercevant les étrangers. Le capitaine envoya vers eux Taiguraguy et Domagaya pour lui servir d'interprètes et les assurer de ses intentions pacifiques. Alors les sauvages s'approchèrent, témoignant une grande joie; ils offrirent à Cartier des anguilles et autres poissons, avec plusieurs gros melons. Interrogés par l'explorateur, ils lui apprirent que tout près de là vivait un peuple ayant pour chef Agonhanna Donnacona (le seigneur Donnacona), dont la résidence était Stadaconé (Québec).

Ce seigneur, averti de l'arrivée des Français, ne tarda pas à se rendre aux navires, escorté de douze barques. Lorsqu'il approcha de la nef générale, Donnacona fit reculer les autres barques et s'avança, accompagné seulement de quelques hommes : « Il commença à nous faire preschement à sa mode en démenant son corps et membres d'une merveilleuse sorte, ce qui est une cérémonie de joie. »

[1] Relation de Jacques Cartier.

Cartier pria Taiguraguy et Domagaya de raconter au seigneur leur voyage en France.

Ils le firent avec beaucoup de détails, insistant sur les bons traitements qu'ils avaient reçus à Saint-Malo. Donnacona parut très satisfait de ce récit, et, voulant témoigner son contentement, il prit les mains de Cartier pour les baiser, « ce qui est leur mode de faire chère en ladite terre [1]. »

Le capitaine commanda d'apporter du pain et du vin pour fêter le mieux possible Donnacona et sa bande, puis il lui donna, pour son peuple, une quantité de petits objets apportés d'Europe. « Quand le seigneur, de retour sur la rive où se tenaient ses sujets, leur distribua les couteaux et verroteries, nous les entendîmes chanter, danser et mener fête plus d'une heure après. »

Accompagné de ses capitaines et maîtres, Jacques Cartier visita les environs de Stadaconé (Québec); il trouva « la terre aussi productive que possible : des ormes, fresnes, aubépines comme en France; des vignes portant fruits aussi gros que prunes de Damas, et du chanvre croissant sans semence ni labour ».

Le maître pilote général résolut alors de

[1] Relation de Jacques Cartier.

passer l'hiver avec la *Grande-Hermine* et la *Petite-Hermine* à Sainte-Croix et de s'avancer vers Hochelaga avec le gallion et des chaloupes; il fit planter des balises et des perches pour mettre ceux-ci tout à fait en sûreté dans le havre, où ils furent attachés le 16 septembre 1535.

Domagaya et Taiguraguy devaient guider les explorateurs.

Un jour on vit apparaître sur la rive Donnacona avec plus de cinq cents sauvages. Il députa Taiguraguy vers Cartier pour lui dire qu'il était « fort marri de voir les étrangers porter tant d'armes, bâtons, etc., parce que lui et ses gens n'en avaient point[1] ».

Le capitaine répondit que c'était la coutume en France, comme avaient pu le voir Taiguraguy et Domagaya. Le seigneur demanda encore à Cartier de faire tirer une pièce d'artillerie pour qu'il entendît ce bruit extraordinaire dont lui avait parlé Taiguraguy. Cartier y consentit, et les mariniers tirèrent plusieurs coups de canon du côté du bois.

L'effet en fut prodigieux; « les sauvages,

[1] Manuscrit cité.

croyant que le ciel allait tomber sur eux, se mirent à hurler et hucher si fort qu'ils semblaient sortir de l'enfer[1]. »

Cependant Donnacona et les principaux de Stadaconé voyaient avec mécontentement les étrangers se préparer à pénétrer plus avant dans leur pays.

Taiguraguy fut de nouveau envoyé vers Jacques Cartier, afin de l'avertir que le seigneur Donnacona lui défendait d'aller à Hochelaga et qu'il ne permettrait ni à Domagaya ni à lui de l'accompagner comme c'était convenu.

« Que m'importe ! répliqua Cartier, cela ne m'empêchera pas d'exécuter mon projet; car j'en ai le commandement du roi mon maître. »

Voyant que leurs raisons ne pouvaient rien contre l'énergique résolution de l'intrépide marin, les sauvages imaginèrent une finesse de leur façon pour le faire renoncer à s'avancer vers Hochelaga.

« Ils habillèrent trois hommes à la façon de trois diables, lesquels avaient cornes aussi longues que le bras et étaient vêtus de peaux de chiens noirs et blancs. Et

[1] Manuscrit cité.

avaient le visage peint en noir. Les trois diables montèrent dans une barque ; et faisait celui du milieu un merveilleux sermon[1]. »

Lorsque le maître pilote demanda ce que signifiait cette étrange cérémonie, Taiguraguy expliqua comment les trois diables de la barque étaient venus annoncer, de la part de leur dieu *Cudonaguy,* la mort certaine de tous ceux qui iraient vers Hochelaga, parce que les glaces et les neiges rendaient la rivière très dangereuse.

Les Malouins rirent bien de cette comédie et déclarèrent à Taiguraguy que ni leur dieu ni le seigneur Donnacona ne les feraient renoncer à leur dessein.

[1] Relation.

XIV

Ayant pris toutes les dispositions nécessaires pour le départ des chaloupes et du gallion vers Hochelaga, Cartier confia à Jehan la garde des deux navires, lui laissant une grande partie des mariniers, pour le cas où, par un retour qui n'aurait rien d'extraordinaire, les sauvages tenteraient de s'emparer des navires; et, le 19 septembre, accompagné de Claude de Pontbriand, Charles de la Pommeraye, Jean Gouyon, Jean Poullet, Macé Jalobert et de trente matelots, il commença à remonter la rivière qui porte aujourd'hui le nom de Richelieu.

Depuis le 19 jusqu'au 28 septembre, Cartier navigua sans perdre un instant, traversant de belles campagnes où les vignes croissaient en si grande abondance que les hommes descendus à terre pour chercher du raisin revinrent chargés de magnifiques grappes.

Le 28 septembre, les explorateurs trouvèrent les cinq îles, l'île Castor, l'île Saint-Ignace, etc.

Ils se dirigèrent vers l'une d'elles et virent des indigènes occupés à chasser des bêtes sauvages. Ces hommes, remarquablement forts et grands, vinrent au-devant des chaloupes « d'aussi grand amour et privauté que si nous eussions été du pays ».

L'un d'eux prit le capitaine dans ses bras et le porta à terre comme il eût fait d'un enfant de six ans. Cartier lui demanda par signes si c'était le chemin d'Hochelaga; le sauvage répondit affirmativement et fit comprendre aux marins qu'avant trois jours ils seraient arrivés.

Comme la rivière se rétrécissait de plus en plus et qu'il craignait de ne pouvoir passer avec le gallion, Cartier le laissa vis-à-vis Berthier et dit aux mariniers d'approvisionner les embarcations pour le plus de temps possible.

Le 2 octobre, ils arrivèrent à Hochelaga (Montréal), où plus de mille personnes vinrent au-devant des étrangers en donnant de grands signes de joie. Cartier descendit à terre avec plusieurs gentilshommes; le peuple canadien les entoura, et les femmes

apportaient leurs enfants pour les faire toucher au capitaine. Celui-ci, pour remercier ces pauvres gens d'un si bon accueil, distribua des *patenostres d'étain*, etc. ; puis il revint dans son embarcation pour souper et passer la nuit, durant laquelle les sauvages restèrent sur le bord du fleuve, faisant des feux, dansant et disant à chaque instant *Aiguiazé !* ce qui est leur cri de salut et de joie.

Dès l'aube, le capitaine fit ranger ses gens pour aller visiter Hochelaga et la montagne voisine. Ils marchèrent une lieue et demie dans la campagne et rencontrèrent un des principaux seigneurs d'Hochelaga, qui les invita à se reposer près d'un arbre au pied duquel on avait allumé un grand feu.

Cartier donna à ce chef « une couple de haches et un crucifix qu'il lui fit baiser et lui pendit au cou ».

« Le pays était superbe, planté de chênes, aussi beaux qu'il y ait en forêt de France, des terres labourées, et belles campagnes pleines de blé ressemblant au mil du Brésil[1]. »

Bientôt ils aperçurent Hochelaga, située près d'une montage élevée[2].

[1] Relation. — [2] *Ibid.*

« Ladite ville est toute ronde et close de bois à trois rangs formant une pyramide croisée par le haut. Et n'y a en cette ville qu'une porte et entrée fermant avec des barres, et à l'intérieur cinquante maisons construites en bois. Les habitants s'adonnent au labourage et à la pêche[1]. »

Lorsque le groupe de Français fut arrivé à la ville, tout le peuple accourut pour voir les navigateurs.

Ici se passe une touchante et admirable scène qui, par sa simplicité, rappelle quelques épisodes de l'Évangile. Cartier s'arrête sur une montagne élevée ; la paix galiléenne plane sur le paysage.

« Et tout soudain s'assemblèrent les hommes, femmes et filles de ladite ville pleurant de joie de nous voir[2]. »

Les femmes présentaient leurs enfants à Jacques Cartier afin qu'il les touchât. Bientôt on vit paraître quatre hommes apportant, assis sur une peau de cerf, le roi du pays, qu'ils posèrent près du capitaine.

« Ce chef paraissait âgé de cinquante ans, et n'était pas mieux habillé que les autres, sauf qu'il avait à l'entour de la tête une manière de lisière rouge, pour sa couronne,

[1] Relation. — [2] *Ibid.*

faite de poils de hérissons ; et était ledit seigneur tout perclus de ses membres[1]. »

Il montra ses bras et ses jambes à Jacques Cartier, le priant de vouloir bien les toucher, comme si cet attouchement eût dû infailliblement le guérir. Cartier frotta les pauvres membres perclus avec ses mains, et le seigneur, en reconnaissance, lui donna sa couronne.

« Et tout incontinent furent amenés plusieurs malades, aveugles, boiteux, borgnes, impotents et gens si vieux que les paupières des yeux leur pendaient jusque sur les joues; et on les asseyait près du capitaine pour les lui faire toucher. Tellement, qu'il semblait que Dieu fût descendu là pour les guérir. »

Ému jusqu'aux larmes en voyant les bonnes dispositions de ces indigènes, le découvreur se lève, et, sublime dans sa foi profonde, il prend dans sa main un crucifix et dit l'évangile de saint Jean : *In principio,* faisant ensuite le signe de la croix sur les malades et priant Dieu de leur donner la grâce du baptême et la connaissance de la religion. Puis, ayant ouvert un livre d'heures, « il lut tout hautement, mot à mot, la passion de Notre-Seigneur. »

[1] Relation.

Le rêve de Cartier se réalisait ; le premier, il portait la bonne nouvelle aux peuples de ces régions inconnues et jetait les semences de la foi sur ces terres lointaines, conquérant les cœurs de ces pauvres sauvages, comme le Christ, quinze siècles auparavant, avait conquis le monde, par la douceur et la pitié.

En entrant dans la ville, qu'il nomma Mont-Royal, le capitaine fit « sonner les trompettes et autres instruments de musique ; les sauvages, n'ayant jamais entendu rien de semblable, furent émerveillés par cette fanfare, et, pour témoigner leur satisfaction, ils se mirent à danser ».

Après avoir visité Hochelaga, les explorateurs retournèrent aux barques ; le peuple les suivait, « leur faisant accueil d'enfants à leur père ; » et ce fut avec un véritable regret que tous ces pauvres sauvages les virent quitter leur rivage.

Le 4 octobre, Cartier se retrouva à l'endroit où il avait laissé le gallion, et, le 11 du même mois, il arriva, sans avoir perdu un seul homme et sans que les chaloupes eussent éprouvé la plus petite avarie, au havre de Sainte-Croix.

Pendant l'absence de Jacques Cartier, Je-

han Frosmond avait fait élever par les mariniers un fort devant les navires. Ce fort était « clos de grosses pièces de bois plantées debout, se joignant les unes aux autres, et tout autour garni d'artillerie bien en ordre pour se défendre contre les sauvages s'ils devenaient hostiles[1] ».

Le capitaine félicita l'ingénieux architecte de ce travail, fort utile pour protéger contre un peuple entier le petit nombre d'intrépides Bretons obligés de séjourner pendant de longs mois en ce lieu.

Les habitants de Stadaconé manifestèrent une grande joie du retour de Jacques Cartier; plusieurs d'entre eux, instruits par Jehan des principales vérités de la religion, demandèrent le baptême; mais Cartier, voulant se convaincre de leurs bonnes dispositions, leur répondit qu'à son prochain voyage il amènerait des prêtres pour les baptiser. Les sauvages le remercièrent et parurent fort contents de cette promesse. Presque tous les jours ils apportaient aux navires des poissons et des bêtes sauvages. Cependant, vers le mois de novembre, leurs visites devinrent moins fréquentes, et bientôt ils ces-

[1] Relation manuscrite.

sèrent de s'approcher du havre de Sainte-Croix. Les explorateurs se demandaient quelle pouvait être la cause d'un changement si subit ; ils en eurent l'explication par une jeune fille nommée Mila, dont Jehan avait guéri la mère avec un remède apporté de France, et qui, très reconnaissante, venait souvent apporter des corbeilles de fruits aux navires. Un jour elle dit à Jehan :

« Taiguraguy est un méchant et un traître ; il fait des mensonges à Donnacona et aux gens de Stadaconé pour les éloigner de vous. »

Quand il apprit cela, Cartier, craignant une trahison de la part des sauvages, fit creuser autour du fort de larges et profonds fossés, qu'il faisait garder, chaque nuit, par cinquante hommes. Ces guetteurs se remplaçaient toutes les heures au son des trompettes.

Le seigneur Donnacona, averti des précautions que prenait le capitaine, se rendit au fort et demanda à lui parler. Par l'entremise de Taiguraguy, il pria Cartier de lui expliquer pourquoi il était fâché et n'allait plus à Stadaconé. Le capitaine, prenant un air sévère, reprocha à l'interprète son hypocrisie et l'oubli des bontés qu'il avait

eues pour lui; il ajouta qu'à l'avenir il ne voulait plus avoir de relations avec un homme indigne de sa confiance. Très confus de se voir découvert, Taiguraguy se retira.



Leur repentir paraissant sincère, Jacques Cartier consentit à leur pardonner.

« Le lendemain, le seigneur Donnacona, mécontent d'être mal en grâce avec les Français, revint, accompagné de Taiguraguy, faire des excuses et apporter des présents[1]. »

[1] Relation.

Leur repentir paraissant sincère, Jacques Cartier consentit à leur pardonner, à condition qu'ils ne recommenceraient pas ; puis il commanda à ses matelots d'apporter du pain et du vin pour faire boire et manger le seigneur et sa suite en signe de réconciliation.

A dater de ce jour, les bonnes relations reprirent comme par le passé entre Stadaconé et le fort.

XV

En Bretagne, les voyageurs n'étaient pas oubliés ; on pensait souvent à eux dans la maison de Cartier, rue de Buhen.

L'été s'écoulait paisible ; qui donc, alors, eût pu prévoir l'agitation, le bruit, le tourbillon mondain de Saint-Malo, devenu au XIXe siècle une station balnéaire si fréquentée ?

Catherine et Anne profitaient des longs jours clairs pour faire restaurer et embellir le vieux logis de Mme Frosmond.

La jeune femme voulait que tout fût prêt pour l'automne ; car elle gardait le secret espoir que Cartier reculerait encore cette fois devant les difficultés de l'hivernage.

L'après-midi, quand un rayon de soleil pénétrait dans les maisons sombres de la ville, privée de lumière et de fleurs, où

l'on n'entend chanter que des oiseaux en cage, Anne, tentée par ce beau rayon, posait son ouvrage près d'elle, et Catherine, devinant le secret désir de sa sœur, lui proposait de faire une promenade.

Elles se dirigeaient toujours du côté de la mer, attirées, comme par un aimant, vers l'élément mystérieux et fascinateur au delà duquel vivaient ceux qu'elles aimaient.

Sur la plage, l'air et la lumière se jouaient en toute liberté, loin des rues noires et des étroites issues de la ville.

Le « roi du jour » triomphait vraiment dans sa gloire, projetant ses feux sur la mer, la parant, comme une reine bien-aimée, de rivières de diamants, de topazes, de saphirs, transformant chaque goutte d'eau en une perle étincelante dont les reflets éblouissants eussent fait paraître ternes les plus riches joyaux; une légère brume estompait l'horizon, et un souffle pur, vivifiant, imprégné d'exhalaisons salines, semblait infuser la vie.

Assises sur le sable moelleux, les deux femmes s'oubliaient à causer des absents. La mer n'ayant jamais été le tombeau des marins de leur famille, elles n'exprimaient aucune crainte sur l'issue du voyage ; mais

ce Canada inexploré, ces sauvages dont leur avait parlé Cartier, leur inspiraient une grande terreur. Lorsque venait la chute du jour, elles se dirigeaient vers l'antique chapelle attenant au prieuré Saint-Thomas.

Quelques lampes éclairaient faiblement le sanctuaire, et, à la lueur vacillante de deux ou trois cierges, l'autel brillait encore. Là, devant Dieu, Catherine et Anne épanchaient les inquiétudes de leurs âmes, toutes deux graves et douces, et dignes du saint lieu. Bientôt, dans l'enceinte sacrée, silencieuse à cette heure, la voix de l'hôte divin répondait à leurs voix et les rassurait ; et du tabernacle descendait sur les deux femmes comme une consolation.

Octobre vint, et avec lui le premier navire de Terre-Neuve. Le capitaine apportait des lettres de Cartier et de Jehan Frosmond ; ces lettres, écrites avant leur départ pour le Canada, dataient déjà de plusieurs mois. Qu'importe ! elles furent accueillies, rue de Buhen, comme si elles dataient de la veille, lues et relues avec une joie délirante, et tous les jours Anne baisait le précieux papier.

Puis ce fut les jours courts, les longues soirées d'hiver, le coin du feu où se filait la

toile qu'on empilait ensuite dans les grandes armoires de chêne : Anne avait entrepris un ouvrage tout nouveau, une surprise pour son cher Jehan ; c'était une paire de bas tricotés à l'aiguille. On commençait seulement à en porter à la cour ; jusque-là on confectionnait les bas avec de l'étoffe. Dans l'ardeur de son travail, Anne croyait déjà entendre le merci ému qui la payerait au centuple de sa peine ; ses aiguilles couraient très vite, et dans chaque maille du tricot elle mettait sa pensée la plus aimante et la meilleure.

N'est-ce pas encore ainsi dans les campagnes bretonnes ? Lorsque « l'herbe verdoie et le soleil poudroie », quand la chaleur accablante empêche tout travail aux champs, assises sur le seuil des portes, des femmes aux visages austères et paisibles tricotent de merveilleux lainages *pour eux.*

Eux ! ce sont les pauvres Terreneuvas, les trois mille hommes que la Bretagne envoie chaque année pêcher la morue.

Tout un arriéré de tendresse s'amasse dans le cœur des femmes de marins, qui devient le coffret où, comme des avares, elles renferment des trésors d'amour pour ceux qui, au prix de mille dangers, vont

chercher au loin le pain de la famille.

Les jours, les mois passèrent, et, à mesure qu'ils s'écoulaient, grandissait chez les deux femmes l'espoir du revoir. Et la fin de chaque semaine augmentait cette ivresse d'attente connue seulement de ceux qui ont été longtemps séparés, et séparés par l'infranchissable Océan !

XVI

Au pays du Canada, un hiver terrible se fit sentir dès le 15 novembre 1535 ; les navires restèrent enfermés dans les glaces jusqu'au 18 avril suivant.

« Il y avait la hauteur de quatre pieds de neige sur le sol, les breuvages gelèrent dans les futailles, et à l'intérieur des navires une couche de glace de quatre doigts d'épaisseur recouvrait le bois[1]. »

Ce froid affreux commençait la série d'épreuves que l'équipage français allait avoir à supporter.

La veille de Noël, le 24 décembre, Mila, la jeune Indienne, revint au fort apporter une corbeille d'*hunista* (prunes séchées) à

[1] Relation.

Jehan Frosmond ; elle était plus silencieuse qu'à l'ordinaire et paraissait préoccupée. Jehan la questionna sur la cause de sa tristesse, et Mila lui confia qu'une épidémie sévissait parmi le peuple de Stadaconé, et que déjà plus de cinquante personnes y avaient succombé.

Jehan informa immédiatement son beau-frère de cette triste nouvelle, et Cartier prit des mesures pour empêcher la maladie d'atteindre ses hommes ; il leur défendit d'aller à la ville et aux sauvages d'approcher des navires.

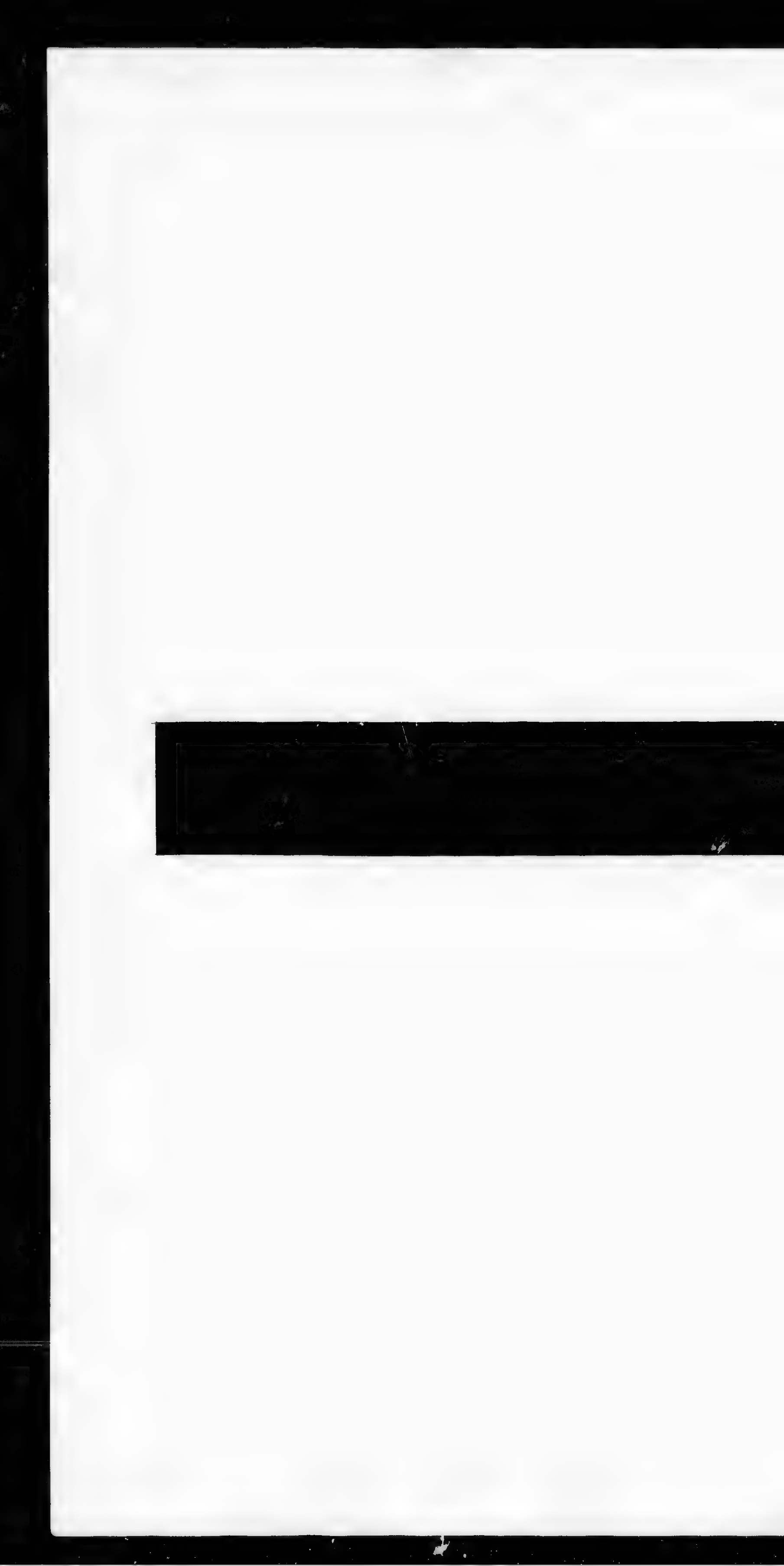
Neuf jours s'écoulèrent, et aucun symptôme alarmant ne vint inquiéter le capitaine ; il commençait à se tranquilliser, lorsqu'un soir un marin se présenta.

« Capitaine, dit-il, il y a au fort un homme très malade ; venez le voir, s'il vous plaît, car nous ne savons comment le soulager. »

Cartier était assis près de Jehan ; tous deux causaient de leurs chères femmes et de la Bretagne.

Il se leva aussitôt, et son visage se rembrunit pendant que le matelot parlait, car il se ressouvint de l'épidémie annoncée par Mila.

Arrivé au lit du pauvre malade, il essaya



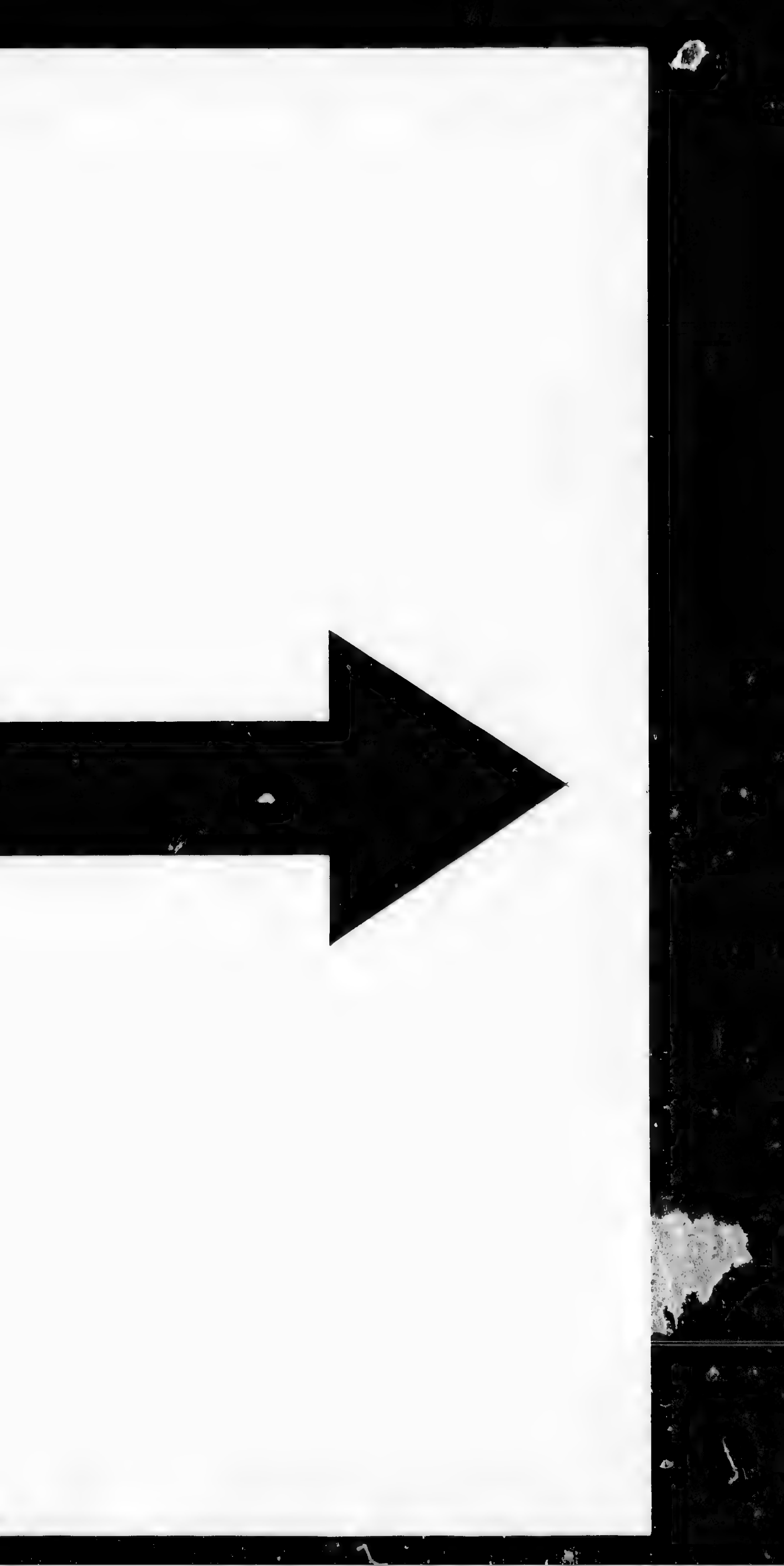
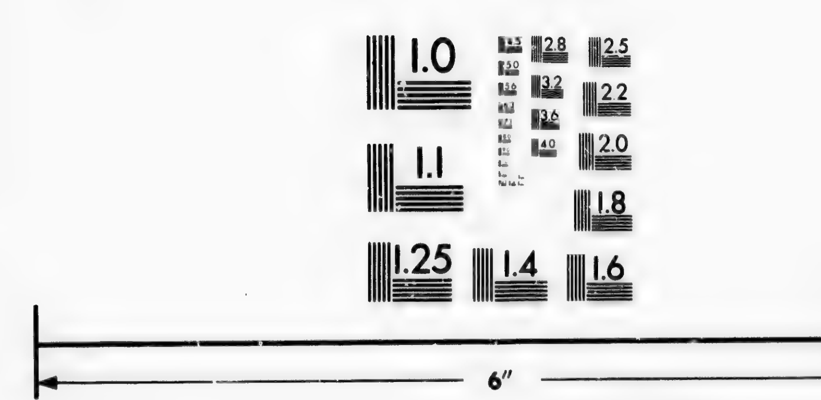


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





en vain plusieurs remèdes pour calmer les vives souffrances du moribond. Tous furent impuissants à vaincre le mal. « C'était une étrange maladie, effrayant fort les hommes[1]. »

Après deux jours de cruelles tortures, le marinier succomba, et à la fin de la semaine ce décès fut suivi de plusieurs autres. Dès lors, rien n'arrêta les progrès de l'épidémie; au commencement de février 1536, sur cent dix hommes, il n'y en avait pas vingt bien portants pour secourir les autres. Cartier eut alors à combattre le découragement immense de son équipage; tous ces hommes désespéraient de revoir la France et se lamentaient sur leur triste destinée. Préservé jusque-là de la contagion, le capitaine relevait les courages abattus et ranimait l'espérance, se multipliant près des pauvres malades, « leur donnant les soins de mère à enfants, ne craignant ni la fatigue ni le mal mystérieux qui épouvantaient les plus intrépides[2]. »

A cette douloureuse situation vint s'ajouter, pour Jacques Cartier, la crainte que les indigènes, voyant les mariniers dans l'impossibilité de se défendre, ne profitassent

[1] Le scorbut, maladie contagieuse alors peu connue des Européens. (Relation.) — [2] Relation.

de cette circonstance pour s'emparer des navires. Mais, à mesure que les difficultés augmentaient, l'énergie et l'habileté du maître pilote grandissaient aussi. Cette fois il eut recours à la ruse. Dès qu'il voyait quelqu'un de Stadaconé approcher du fort, « il ordonnait aux hommes valides de mener grand bruit dans les navires avec bâtons, cailloux et chaînes[1]. »

Les sauvages, trompés par ce vacarme, croyaient l'équipage fort occupé à l'intérieur des bâtiments. « Alors le capitaine s'avançait vers eux avec deux ou trois hommes bien portants, leur faisant comprendre par signe qu'il ne fallait pas apporter la maladie à ses gens. »

La grande foi de Cartier lui inspira d'implorer le secours de la Reine du ciel ; une image de la Vierge fut fixée sur un arbre, « et tous ceux qui pouvaient se traîner s'y rendirent en procession, chantant les litanies et les sept psaumes de David, suppliant la mère de Dieu de prier son cher enfant qu'il eût pitié[2]. »

Jehan Frosmond aidait son beau-frère à soigner les malades avec un infatigable dévouement.

[1] Relation. — [2] *Ibid.*

Un matin qu'ils venaient de mettre au cercueil un jeune homme de vingt ans, Philippe de Rougemont, Cartier remarqua avec effroi les traits altérés de Jehan et, l'examinant plus attentivement, il observa dans sa démarche et dans toute sa personne un alanguissement qui n'était pas coutumier au vaillant marin. Malgré les rigueurs de l'hiver et les privations subies depuis trois mois, Jehan avait en effet conservé son allure décidée et une apparence de robuste santé.

« Jehan, interrogea Cartier d'une voix anxieuse, es-tu souffrant ?

— Un peu fatigué seulement, » répondit celui-ci. Mais ses yeux cernés, brillants de fièvre, accusaient autre chose qu'une simple lassitude.

Une amertume inouïe envahit l'âme jusque-là invulnérable de l'intrépide explorateur ; une angoisse le prit à la gorge. Ah ! ce dernier coup, il ne l'avait pas prévu !... Jehan, son ami, l'époux de sa chère petite sœur Anne, allait-il augmenter la liste déjà si longue des victimes ?

Tout le jour Cartier s'efforça d'espérer encore, se cramponnant, pour ainsi dire, à cette idée qu'effectivement la fatigue seule

causait le malaise de son frère. Il ferma à l'avenir sa pensée et son cœur, comme ces aveugles volontaires qui ferment les yeux pour ne pas voir, tout en gardant cependant dans l'esprit une vague inquiétude, présage de catastrophe.

Hélas ! les symptômes du terrible mal ne tardèrent pas à se manifester violemment chez le pauvre Jehan ; la fièvre le brûlait et le minait, l'affaiblissant chaque jour. Cartier ne le quittait pas un instant; son cœur se brisait à la pensée que ses soins seraient impuissants à sauver son ami, mais il espérait encore dans la jeunesse et la force du malade.

Jehan, lui, ne se faisait pas illusion ; il voyait bien que rien n'empêcherait la mort de saisir sa proie, il se sentait si malade !... La pensée d'être loin de son pays, de sa femme bien-aimée, lui causait une angoisse indicible ; il allait donc mourir sans l'avoir revue... Oh ! cela surtout le désespérait !

Souvent, dans ses moments de délire, le malade appelait Anne d'une voix déchirante, la suppliant de venir près de lui. Ou bien, sortant du coma de la fièvre, il demandait à son beau-frère de le ramener dans sa Bre-

tagne : ce qui bouleversait le malheureux capitaine.

Une nuit que Cartier le veillait, Jehan lui fit signe d'approcher de sa couche.

« Frère, dit-il, merci pour tes soins dévoués. Je vais mourir, je le sens ; tu diras à Anne qu'à cause d'elle je regrette la vie,... nous aurions été si heureux ! J'aurais voulu l'assistance d'un prêtre, mais j'offre à Dieu le grand sacrifice qu'il me demande, et, je l'espère, à cause de cela il me pardonnera... »

Une expression de souffrance passa sur son visage et il murmura plus bas et très vite :

« C'est si triste... si triste de ne pas la revoir !... tu lui apprendras très doucement ma mort... elle m'aime tant !... »

Il ajouta encore :

« Ne me quitte pas. »

Comme le divin agonisant du Jardin des Oliviers, c'est toujours l'ami de notre choix que nous voulons près de nous au jour de la douleur.

Bientôt l'agonie commença. De temps en temps, le souvenir d'Anne venait encore hanter confusément l'imagination du malade. Il se représentait l'arrivée de la

Grande-Hermine à Saint-Malo, le glorieux navire salué par les acclamations de la foule, et, sur le port, Anne, sa pauvre petite épouse, bien jolie dans sa joie d'attente; puis il s'agita beaucoup et un sourd gémissement lui échappa, car, sur les traits charmants de sa femme, une main invisible jetait de longs voiles de deuil qui l'enveloppaient tout entière.

Cartier essayait de calmer par sa tendresse fraternelle les angoisses du mourant, puis il récitait les dernières prières pour tâcher de remplacer le prêtre absent. Enfin le regard déjà éteint de Jehan se fixa une dernière fois sur le crucifix, et il expira.

. . . .

La nuit suivante eut lieu l'enterrement.

Afin de ne pas éveiller l'attention des sauvages, ceux qui succombaient à la terrible maladie étaient portés la nuit dans un petit cimetière, près du fort; une croix basse, sur laquelle on inscrivait le nom et l'âge du défunt, la date de sa mort, marquait chaque tombe.

On conduisit Jehan dans ce cimetière, où l'avaient précédé ceux qui, comme lui, ne devaient jamais revoir la terre de France.

Jacques Cartier envoya un marinier déta-

cher le drapeau de la *Grande-Hermine,* et il en recouvrit l'humble cercueil, que quatre hommes soulevèrent. Deux matelots portaient une torche de chaque côté; derrière marchaient Cartier avec Macé Jalobert, l'autre beau-frère du mort.

Le cortège avançait lentement; on entendait le bruit sourd des pas dans la neige, le froid était intense.

Arrivés à l'endroit où devait être déposé le corps de Jehan, les porteurs s'arrêtèrent.

Cartier, grave et désolé, enleva lentement le drapeau enroulé autour du cercueil, et, s'agenouillant dans la neige, il lut d'une voix que la douleur faisait trembler les prières des trépassés.

De son grand œil spectral, la lune éclairait ce dernier adieu, planant, comme la lampe d'un sépulcre, au-dessus de l'immense linceul blanc qui recouvrait la terre.

Lorsque le cercueil de Jehan fut déposé dans la terre, Macé Jalobert inclina trois fois le drapeau français sur la fosse béante, et ils s'en retournèrent tous les huit vers le fort, mornes, silencieux, jetant un regard sombre sur leur prison de glace.

XVII

La maladie continuait ses ravages, « tellement qu'il n'y avait pas trois hommes sains sur les trois navires. » Dieu prit enfin en pitié le capitaine malouin si éprouvé. Un jour, Cartier se promenait tristement sur la glace, autour du fort, lorsqu'il aperçut une bande de gens de Stadaconé, et parmi eux Domagaya, paraissant très bien portant. Le capitaine fut extrêmement surpris, car il savait Domagaya atteint depuis dix jours de l'épidémie. Il s'avança vers le sauvage et lui demanda comment il s'était guéri. Celui-ci répondit qu'il avait pris une tisane faite avec le jus des feuilles d'un arbre appelé *anedda* (épinette blanche).

Cartier dissimula la joie que lui causait cette explication, ne voulant pas laisser soupçonner à Domagaya le grand nombre de

ses malades, mais il parut très curieux de connaître cette plante efficace.

Domagaya envoya deux femmes en chercher; elles revinrent bientôt, apportant neuf ou dix rameaux, et elles montrèrent au capitaine comment les indigènes s'en servaient : il fallait détacher l'écorce et la faire bouillir dans l'eau, puis prendre cette boisson tous les deux jours.

De retour au fort, Cartier administra immédiatement aux malades le remède indiqué par les sauvages : les effets en furent merveilleux; presque tous ses hommes guérirent en peu de jours.

A peine délivré de l'inquiétude terrible causée par l'épidémie, l'explorateur s'aperçut qu'il se passait encore quelque chose d'étrange parmi les sauvages, et il craignit de nouveau une trahison.

Cette fois Cartier s'empara par surprise de Donnacona, voulant intimider les indigènes et faire cesser leurs mutineries, « mais voilà quantité de peuple qui vint hurlant et huchant toute la nuit comme loups criant sans cesse. »

Jacques Cartier fit rester l'équipage sur le pont et tirer du côté du bois, afin d'effrayer les sauvages. Cette tactique les empêcha effectivement d'approcher.

Pendant ce temps, le capitaine employa la persuasion pour décider Donnacona à venir en France, lui promettant que le roi le comblerait de présents et qu'ensuite on le ramènerait au Canada.

Cette perspective tenta le seigneur de Stadaconé, et, le lendemain matin, il monta sur le pont pour annoncer à son peuple sa décision de partir pour la France. Donnacona déclara aussi qu'on le traitait fort bien à bord du navire français

Lorsque les Canadiens comprirent que leur roi restait de son plein gré sur la *Grande-Hermine,* ils firent entendre trois cris de joie, de nombreuses barques entourèrent le navire où se tenait Donnacona, et plusieurs de ses sujets demandèrent à le suivre.

Mila ayant perdu sa mère, qu'elle aimait passionnément, quelques jours après la mort de Jehan Frosmond, résolut d'aller en France afin de connaître la femme « du chef si bon ». Elle appelait toujours ainsi le pauvre Jehan depuis qu'il était entré dans sa hutte pour soigner sa mère. Cartier céda aux instances de Mila; il consentit à l'emmener en Bretagne, pensant que sa reconnaissance naïve ferait du bien à Anne.

Avant de quitter ce rivage, où les explorateurs avaient tant souffert, le capitaine malouin fit planter dans le fort une croix haute d'environ trente-cinq pieds, sous le croisillon de laquelle on plaça un écusson aux armes de France et, au-dessus, ces mots : *Franciscus Primus, Dei gratia, Francorum rex, regnat.*

Le samedi 6 mai 1536, Cartier fit appareiller, après avoir donné le nom de Nouvelle-France à l'immense région qu'il venait de visiter. Le nombre de ses matelots était tellement diminué, qu'il dut abandonner près de Québec la *Petite-Hermine*. Les restes de ce navire furent trouvés ensevelis dans la vase par les habitants de Québec, le 26 septembre 1843, et les Canadiens ont eu la pieuse pensée d'en envoyer des fragments à la ville de Saint-Malo.

Les navigateurs descendirent le fleuve Saint-Laurent et découvrirent cette fois le passage entre le cap Ray et le cap Breton. Le dimanche 3 juin, jour de la Pentecôte, ils arrivèrent près de la côte de Terre-Neuve. Après s'être arrêtés quelques jours aux îles Saint-Pierre, ils reprirent la mer vers le 15 juin.

Un mois après, le 16 juillet 1536, la

Grande-Hermine entrait dans le port de Saint-Malo.

Le grand explorateur termine comme une prière la relation de cette expédition, qui avait duré vingt-quatre mois :

« Arrivés au havre de Saint-Malo par la grâce du Créateur. Lequel prions, faisant fin à notre navigation, nous donner sa grâce et paradis à la fin. *Amen*[1]. »

[1] Relation manuscrite.

XVIII

Il faisait un de ces beaux jours d'été dont la splendeur dépasse tout ce qu'on peut rêver : pas un nuage au ciel, aucune vapeur dans l'air. Catherine et Anne habitaient depuis un mois à Limoilou.

Le manoir, situé sur le point le plus élevé du plateau, dominait tous les environs. Au premier étage, une large fenêtre s'ouvrait au sud, en face du plus magnifique des panoramas.

Cet après-midi du 16 juillet 1536, Catherine et Anne venaient de cueillir une moisson de fleurs qu'elles destinaient, chaque semaine, à orner le monticule sur lequel s'élevait, au milieu du village, une croix de bois. L'église étant très éloignée, tous les soirs d'été, les habitants des chaumières se réunissaient sur la petite place; alors celles

qu'on appelait les dames de Limoilou récitaient à haute voix la prière pour les absents, et les yeux se mouillaient lorsque Anne agenouillée, les mains jointes, disait avec ferveur :



Anne, agenouillée, disait avec ferveur : « Mon Dieu protégez-les. »

« Mon Dieu, protégez-les; leur barque est si petite et la mer est si grande!... »

Après avoir fait leur récolte de roses, elles montèrent dans la chambre du premier étage pour composer leurs bouquets, et s'assirent près de la croisée.

La mer formait une ligne bleue à l'horizon, et la côte se dessinait en capricieux méandres : à gauche s'avançait la pointe de Rothéneuf, alors inhabitée et sauvage, puis l'île Besnard et la délicieuse baie qui la sépare de Rothéneuf; à droite, les bois du Lupin; un peu plus loin, les humbles maisonnettes de la Guimorais blotties au pied d'une colline; enfin la pointe de Maingart, derrière laquelle se dérobe Cancale.

Habituées à contempler ce splendide décor, les deux sœurs le regardaient cependant chaque jour avec un plaisir nouveau, se taisant pendant que parlaient la lumière et les ombres, « ces voix du monde inorganique; » la brise même retenait son souffle; seule, sur la lande inculte, au milieu des ajoncs, une alouette modulait la plus suave mélodie. Tout à coup, d'un autre massif d'ajoncs, s'éleva le même chant doux et tendre; bientôt ce fut un trio, puis un quatuor, toutes les parties savamment exécutées, pas une note trop aiguë, des sons cristallins et purs s'épandant dans la campagne.

Le concert durait depuis dix minutes, lorsque des coups précipités se firent entendre à la porte du manoir, causant un

tressaillement à Catherine et à Anne, absorbées et charmées par la merveilleuse cantilène des musiciens aériens.

Catherine descendit la première pour ouvrir et vit un homme, le front baigné de sueur, tout essoufflé de sa course forcée, et qui pouvait à peine parler.

« Madame, dit-il d'une voix entrecoupée, venez vite à Saint-Malo. On m'envoie vous prévenir que là-bas, à l'horizon, un point noir grossit de minute en minute; c'est très probablement la *Grande-Hermine* qu arrive. »

Un double cri de joie et de surprise accueillit ces paroles, car Anne avait suivi sa sœur.

O bonheur! *ils* arrivaient et on ne les attendait que deux mois plus tard!

Et dans leur ivresse elles cherchaient sans les trouver leurs vêtements de sortie. Enfin, la main impatiente d'Anne ouvrit la porte du manoir; au seuil gisait la gerbe de fleurs échappée des bras de la jeune femme pendant que parlait le messager. Catherine releva les roses et, en traversant le village, elle les déposa au pied de la croix, s'agenouillant un instant pour dire dans l'effusion de sa reconnaissance :

« Merci, mon Dieu, de les avoir gardés! »

Elles suivirent l'étroit chemin qui passe encore près des terres noires et du village de la Hèze, ne perdant pas de vue la mer, semblable à un immense lac ombré du gris d'argent au bleu le plus céleste. Au loin on apercevait très bien la *Grande-Hermine*.

Les deux femmes couraient presque; Anne, dans sa hâte d'arriver, regardait avec envie les alouettes agiles s'envolant à tire d'aile, et elle répétait sans cesse :

« Oh! Catherine, marchons plus vite... encore plus vite!... »

Elles approchaient de Saint-Malo cependant, et la *Grande-Hermine* aussi; le vaillant navire mouillait sur la rade lorsque Catherine et Anne atteignirent le port.

Bientôt la foule accourue au débarcadère aperçut deux chaloupes se détachant du navire et s'avançant vers la ville.

Anne, sûre de reconnaître Jehan dans l'une d'elles, ne pouvait plus contenir son bonheur.

Les barques accostent, et des vivats enthousiastes saluent le grand capitaine, sur le mâle visage duquel se reflète l'émotion causée par la démonstration spontanée de ses concitoyens.

Catherine, voulant être la première à embrasser son mari, repoussa vivement ceux qui l'entouraient, afin de s'approcher davantage.

Le regard d'Anne cherchait en vain Jehan.

Où donc se tenait-il? la jeune femme se le demandait avec étonnement. Comme elle le gronderait tout à l'heure de n'avoir pas pris place dans l'embarcation de son frère!

Elle réussit à rejoindre Catherine, toute au bonheur d'être réunie à celui qui lui inspirait une bien légitime fierté. Le cœur d'Anne se gonfla lorsqu'elle les vit ensemble, et il y avait des larmes dans sa voix quand elle demanda :

« Pourquoi Jehan n'est-il pas ici? »

Ah! cette question, Cartier l'avait prévue depuis de longs mois; il y pensait souvent le jour, la nuit elle hantait son sommeil; maintenant, il lui semblait que son silence ou sa parole seraient également révélateurs, et, dans son embarras, il ne trouvait plus la phrase depuis si longtemps préparée.

Cependant son affection fraternelle lui donnant la force de dominer l'émotion qui l'avait un instant suffoqué, il dit sans se trahir, du ton le plus naturel :

« Nous ne pouvions quitter tous ensemble le navire. Macé Jalobert est resté aussi pour surveiller le débarquement des mariniers. »

Cette réponse n'était point alarmante, mais la perspicacité est grande quand on aime; Anne fut prise d'un frisson d'angoisse ; il lui vint une intuition confuse que quelque chose menaçait son bonheur; d'ailleurs, pouvait-elle trouver naturel que Jacques Cartier retînt Jehan sur la *Grande-Hermine*, et retardât ainsi pour sa sœur la joie de ce premier revoir?

Une autre chaloupe arrivait; la jeune femme, glissant à travers la foule, se précipita de ce côté :

Bien sûr, pensait-elle, cette fois Jehan sera parmi les arrivants.

A ce moment, l'explorateur se trouvait entouré de tous les notables de la ville; le maire le félicitait du succès de l'expédition et lui demandait quelques instants d'entretien. Cartier ne vit donc pas Anne s'éloigner; mais, prévoyant qu'il serait occupé pendant une heure au moins, il se pencha vers Catherine et murmura à son oreille :

« Allez à la maison avec Anne, il faut éviter qu'une indiscrétion lui apprenne ici

le malheur arrivé au pauvre Jehan ; je vous rejoindrai le plus vite possible. »

Alors Catherine, toute frissonnante de ce qu'elle venait d'entendre, chercha sa sœur, la croyant toujours à ses côtés. Anne avait disparu...

. . . .

Elle se tenait inquiète sur le bord du quai, regardant les marins sortir, les uns après les autres, de la troisième barque; auprès d'elle chacun reconnaissait un parent, un ami.

Où donc était Jehan?

Maintenant elle avait vraiment peur, la pauvre Anne; le glaive ne la perçait pas encore, mais elle sentait le froid de l'acier. L'anxiété lui serrait les tempes comme un étau; elle aurait voulu, pour se renseigner, interroger un des matelots qui passaient; de sa gorge contractée ne pouvait sortir aucune parole.

Enfin, faisant un grand effort, elle en avisa un moins entouré que les autres, et se dressant toute pâle devant lui :

« Dites-moi, prononça-t-elle d'une voix saccadée, pourquoi le maître Jehan Frosmond n'est-il pas encore débarqué? »

Lui, l'homme rude de la mer, endurci aux

émotions, s'arrêta surpris en voyant le visage angoissé de celle qui l'interpellait; soudain il comprit (tous les mariniers connaissaient l'histoire de ce pauvre Jehan), et, saisi d'une immense pitié pour cette jeune femme frappée au milieu de son bonheur, il ôta respectueusement son bonnet de peau de loup, ne trouvant que ces mots :

« Oh! ma pauvre petite dame, .. ma pauvre petite dame!... »

Ils n'étaient pas toujours très polis, les marins de la *Grande-Hermine,* mais ils avaient le respect du malheur. Anne le savait, elle comprit pourquoi le matelot se découvrait ainsi, et il lui sembla qu'un gouffre profond s'ouvrait devant elle; un gémissement rauque sortit de sa gorge.

« Mon Dieu, mon Dieu! Jehan serait-il mort? »

Le vieux matelot la regardait tristement, silencieux, avec de grosses larmes.

Alors, les yeux hagards, pâle, froide comme un marbre, elle traversa la foule et gagna les rues, répétant par saccades :

« Mon Dieu, mon Dieu! il est mort!... »

. . . .

Arrivée rue de Buhen, Anne entra comme un automate dans la salle où avec tant

d'amour elle avait travaillé pour lui. Elle chancelait, effrayante de désespoir; ses yeux sans larmes rencontrèrent l'image du Christ occupant la place d'honneur, et elle vint tomber anéantie devant Celui qui a dit : *Venite ad me omnes*... Venez à moi,... venez quand le fardeau est trop lourd, et je vous aiderai.

XIX

Jacques Cartier rentrait chez lui pour être enfin tout aux siens, lorsqu'il rencontra Catherine tout près de sa demeure. Elle revenait inquiète, après avoir longtemps cherché Anne sur le port. Cartier lui apprit en quelques mots le coup de foudre qui atteignait leur sœur, et, partageant l'inquiétude de sa femme, il ouvrit vivement la porte de la maison, espérant y retrouver Anne.

Ils l'aperçurent en effet, toujours assise sur l'escabeau, en face du crucifix. Depuis une heure elle restait ainsi immobile; la présence de son frère et de sa sœur ne la fit point sortir de la stupeur où l'avait plongée l'effroyable effondrement de toutes ses espérances.

Jacques et Catherine virent bien qu'elle savait tout. Pendant longtemps les deux cœurs

qui saignaient de sa blessure essayèrent inutilement d'ouvrir la source des larmes à ce désespoir morne et muet; la jeune femme ne semblait rien entendre, rien désirer, elle ne demandait même pas comment était mort Jehan. Que lui importait?... Tout croulait autour d'elle; depuis deux heures elle se sentait environnée de ruines.

Jacques Cartier eut une inspiration efficace; il portait sur sa poitrine, depuis Stadaconé, une mèche de cheveux que lui-même avait coupée à ce pauvre Jehan avant de le mettre au cercueil; il l'ôta soigneusement de l'enveloppe qui la contenait, et, montrant à Anne la boucle noire :

« J'ai pensé, dit-il affectueusement, que ce dernier souvenir de celui que tu aimais tant te serait précieux... Le veux-tu? »

Et prenant avec douceur les mains crispées de sa sœur, il y plaça la mèche soyeuse. Au contact des cheveux de Jehan, Anne tressaillit; elle parut prendre conscience de son mal; l'heure de la souffrance vive vint après l'anéantissement, comme la fièvre après le frisson, et de ses yeux jusque-là secs des pleurs jaillirent.

Mais cette explosion de la douleur ne se traduisit chez Anne ni par l'irritation, ni

par la révolte; ses exclamations seules exprimaient l'intensité du déchirement de son âme.

Son frère et sa sœur n'essayaient pas d'interrompre ses plaintes touchantes, ils se tenaient près d'elle, mêlant leurs larmes aux siennes, ayant pour Anne cette compassion si chère à ceux qui souffrent et que réclamait Jésus lui-même, le divin modèle de la force, lorsqu'il disait à Gethsémani :

« Restez ici, et veillez avec moi. »

Quand la violente douleur d'Anne se fut un peu apaisée, elle se fit raconter dans ses moindres détails la maladie et la mort de Jehan.

Catherine et Jacques passèrent ainsi la nuit, veillant et priant auprès de cette agonie d'un cœur.

XX

Quinze jours après l'arrivée de la *Grande-Hermine*, les sauvages amenés en France par Jacques Cartier furent baptisés.

Anne vint à l'église, revêtue pour la première fois de sa robe de veuve, qui ressemblait alors à un costume monastique; elle devait être la marraine de Mila. La jeune sauvage ne quittait plus la femme « du pauvre chef si bon », et la reconnaissance qu'elle avait vouée à Jehan se reportait sur son épouse désolée. De son côté, Anne, quoique son cœur fût brisé, s'habituait à la présence de Mila et trouvait doux les soins dont l'Indienne l'entourait.

Jacques Cartier donna le nom de Pierre à Donnacona, le roi du Canada; c'était son quinzième filleul, il en eut vingt-sept, entre

autres la fille du lieutenant-gouverneur de la ville, née le 21 octobre 1542.

Chacun tenait à honneur de donner le grand navigateur pour parrain à ses enfants.

L'après-midi du jour où furent baptisés les sauvages, la cloche annonçait à toutes volées un *Te Deum* ordonné par l'évêque pour remercier Dieu de l'heureux résultat de l'expédition.

Un peu avant trois heures, l'antique cathédrale était pleine; toute la population malouine s'y était engouffrée. A l'entrée du chœur, Cartier et les hardis marins qui l'avaient accompagné occupaient des places réservées; le capitaine tenait dans sa main droite le drapeau de la *Grande-Hermine.*

Mgr Bohier, s'adressant à l'immense assistance, retraça le pénible voyage, les grands et durs sacrifices faits par ces hommes intrépides pour convertir à la foi chrétienne les habitants de l'immense contrée inexplorée dont ils venaient de doter la France. Puis, se tournant vers l'autel, l'évêque entonna d'une voix forte le *Te Deum*. Alors, de toutes les poitrines s'échappèrent les sublimes accents de l'hymne d'actions de grâce.

. . . .

A cette même heure, dans un des cime-

tières de Saint-Malo, situé près de l'église, à gauche de la rue actuellement appelée André-Desilles, deux femmes en deuil, Anne et Mila, agenouillées devant une tombe, pleuraient et priaient.

Dans ce cimetière reposait Mme Frosmond. On avait placé depuis quelques jours une croix de bois à côté de celle qui s'élevait sur sa tombe, et sur cette croix le passant lisait :

A LA MÉMOIRE DE JEHAN FROSMOND,
MORT A LA NOUVELLE-FRANCE
LE 2 MARS 1536

Et pendant que sous les voûtes sacrées retentissaient les accents d'allégresse, la jeune veuve s'entretenait avec celui qui avait donné sa vie pour préparer ce jour de triomphe. A genoux auprès de sa maîtresse, Mila sanglotait en baisant le bas de sa robe.

Aucun bruit n'arrivait des rues calmes et désertes, rien ne troublait le silence du champ *où l'on dort;* sur le sol recouvrant la mort, des roses fraîchement écloses semblaient s'ouvrir comme un gage de résurrection. Qui donc ne désire et n'espère l'immortalité?

Le léger frôlement d'aile du petit oiseau

qui passait, le bruissement du feuillage n'interrompaient point le mystérieux colloque d'Anne avec son bien-aimé. Seule, la voix de la cloche troublait la solitude, et, par une ironie cruelle, ce qu'elle chantait était un chant d'allégresse : *Te Deum laudamus!*

XXI

Malgré les instances de son frère et de sa sœur, Anne refusa de rester chez eux; elle sentait sa douleur incurable et ne voulait point assombrir par sa tristesse la demeure de ceux qu'elle aimait.

Elle habitait seule avec Mila le vieux logis de la mère de Jehan, ne vivant plus que de souvenirs, partageant son temps entre la prière et la pratique de la charité. Elle savait, en effet, que le même denier fournissant le pain du moment au mendiant peut donner aussi, à une âme délivrée, une place éternelle à la table du Seigneur, et sa main était toujours prête à l'aumône.

Physiquement, Anne était très changée; sa taille souple s'affaissait comme le roseau ployé par le vent, et sa voix, autrefois si joyeuse, ne résonnait plus maintenant qu'avec

une douceur voilée où se trahissait le brisement de son cœur. Elle sortait très peu, seulement pour aller quelquefois au bord de la mer; dans la contemplation de l'Océan s'attardait sa tristesse, et l'on eût dit qu'elle se plaisait dans un rapprochement amer entre l'immensité de l'abîme et la profondeur de sa souffrance. Et, Mila auprès d'elle, la jeune veuve restait de longues heures à écouter la plainte éternelle de la mer.

. . . .

Les explorateurs avaient vainement cherché au Canada de l'or et des mines. Peut-être François Ier se souciait-il peu de posséder une terre ne produisant ni or ni argent; toujours est-il qu'il ne se pressa point de faire continuer l'exploration.

Les sauvages de Stadaconé, conduits par Jacques Cartier, étaient allés à Paris. Ils furent très bien reçus à la cour de France. Donnacona conversa plusieurs fois avec François Ier, qui lui fit de magnifiques présents. Le seigneur du Canada revint ensuite à Saint-Malo. Se trouvant heureux en France, il ne demandait point à retourner à Stadaconé; mais en 1539 il fut atteint d'une fièvre à laquelle il succomba. Cartier en informa

le roi et fit placer à ses frais une croix en granit sur la tombe de Donnacona.

Un an après, en 1540, François Ier résolut d'envoyer de nouveau Jacques Cartier, « son pilote, » vers le Canada.

Ce fut alors qu'un gentilhomme de Picardie, nommé Jean-François de la Roque, seigneur de Roberval, demanda au roi l'autorisation de poursuivre les découvertes du Canada. Le 15 janvier 1540, Jean de Roberval reçut la permission demandée. François Ier le nommait « vice-roi et lieutenant général en Canada, Terre-Neuve, Labrador et autres lieux circonvoisins ».

Cartier, par une longue lettre très flatteuse signée du roi, restait chargé de l'expédition en qualité de capitaine général et maître pilote de tous les vaisseaux.

« Notre cher et bien-aimé Jacques Cartier, écrivait François Ier, a trouvé ces païs, ainsy qu'il nous a rapporté, garnis de plusieurs bons ports, de belles campagnes, et les peuples d'iceulx bien formés de corps et bien disposés d'entendement, et, pour ce, envoyons ledit Jacques Cartier au Canada et le nommons capitaine général et maître pilote de tous les vaisseaux. »

De plus, le roi commanda qu'une somme

assez considérable, prise sur le trésor public, fût consacrée à cette expédition.

Roberval et Cartier s'accordèrent pour faire préparer cinq navires à Saint-Malo; Cartier s'en occupa si activement que, le 16 mai 1540, les bâtiments étaient en rade, « prêts à faire voile, attendant la venue du lieutenant général et le payement des dépenses [1]. »

Roberval, ne recevant pas les poudres et munitions achetées en Champagne et en Normandie et destinées à ce voyage, finit par ne pas s'embarquer avec Cartier; il se décida à acheter deux navires à Honfleur pour emporter son artillerie. Le capitaine malouin apprit sans regret cette décision, sachant que le caractère impérieux du délégué royal ne cesserait de lui susciter des difficultés avec les équipages.

Avant de quitter Saint-Malo, le sieur Roberval contracta des emprunts dont le non payement fut plus tard reproché à Cartier.

« Le vingt-trois mai 1540, le vent devenu favorable, les cinq navires firent voile ensemble, bien fournis de victuailles pour deux ans [2]. »

[1] Relation. — [2] *Ibid.*

XXII

Ils arrivèrent à Sainte-Croix, en Canada, le 23 août 1540, après s'être arrêtés à Terre-Neuve pour attendre Roberval, qui ne vint pas.

Le peuple accourut à la rencontre de l'explorateur avec grande allégresse. L'historien canadien de Jacques Cartier[1], Joseph Pope, trouve la raison de ces démonstrations des sauvages dans la bonne impression produite chez ces pauvres gens par la compassion et la douceur des explorateurs :

« L'histoire de la découverte et de l'occupation du Canada par les Français, dit-il, est pure de toute chose analogue à ces horribles récits de cruautés et d'avarice qui ont terni la gloire des armes espagnoles. »

Agona, nommé roi pendant l'absence de

[1] *Jacques Cartier, his life and Voyages*, by J. Pope.

Donnacona, vint au navire saluer le capitaine. Cartier lui apprit la mort de Donnacona ; il lui dit aussi que les autres sauvages « vivaient en France comme de grands seigneurs, qu'ils étaient mariés et n'avaient point voulu revenir dans leur pays ».

Agona ne témoigna aucun mécontentement de ces nouvelles ; peut-être fut-il assez content au fond de demeurer chef incontesté du pays par suite de la mort de Donnacona.

La première fois que Cartier descendit à terre, il se rendit au petit cimetière où reposait Jehan Frosmond et déposa sur sa tombe une croix d'immortelles faite par Anne.

Pensant que trois navires lui suffiraient pour l'hivernage, « le capitaine général se décida à renvoyer en France, dès le 2 septembre, les deux autres navires sous la co- dite de Macé Jalobert, son beau-frère, e d'Étienne Nouel, son neveu, tous deux excellents pilotes. »

Il donna à Macé Jalobert une lettre pour le roi, dans laquelle il racontait son voyage et apprenait au prince qu'il avait vainement attendu M. de Roberval à Terre-Neuve.

Cartier fit ensuite commencer la bâtisse du fort, et, confiant la garde de ce fort au

vicomte de Beaupré, il se dirigea avec deux chaloupes vers Hochelaya. Dans le trajet il découvrit les trois rivières, *three rivers*.

L'explorateur revint avant l'hiver à Sainte-



Cartier déposa sur la tombe de Jehan Frosmond une croix d'immortelles faite par Anne.

Croix, sachant par expérience les périls de l'hivernage : il voulait surveiller lui-même l'état sanitaire des équipages. L'épidémie de scorbut apparut pendant quelques jours ; mais grâce à la tisane indiquée par les sauvages, il y eut peu de décès. Au printemps, Cartier, supposant que Roberval ne tarderait

pas à le rejoindre, prépara des plans et des cartes du pays, afin de donner au vice-roi les renseignements les plus complets sur le Canada. L'été se passa sans nouvelles de Roberval. Le capitaine malouin examina les courants de la rivière, près de Hochelaya, « afin de voir et comprendre la façon des saults d'eau qu'il faut passer pour aller plus loin. » (Le premier sault est le courant Sainte-Marie; le deuxième, les rapides de Lachine; le troisième, le sault Saint-Louis.) En remontant la rivière, il trouva sur la rive gauche de la cannelle et de la girofle: « Ici se trouvent la cannelle et la girofle, que dans leur langue ils appellent *canodilla.* »

Cartier passa encore l'hiver de 1542 dans le havre de Sainte-Croix. Vers la fin de mars, les vivres commencèrent à manquer dans les navires ; les mariniers murmuraient et menaçaient de revenir seuls en France ; d'autre part, les sauvages devenaient de plus en plus exigeants. L'explorateur se vit donc contraint de quitter le Canada. Il relâcha à Terre-Neuve avec les trois vaisseaux, et là il rencontra enfin M. de Roberval. Le vice-roi sollicita vivement Jacques Cartier de retourner avec lui à Stadaconé. Le capitaine refusa. Il jugeait sa mission terminée,

mais il remit à Roberval les plans qu'il avait dressés l'été précédent, « et il lui donna toutes les indications nécessaires au sujet des habitants de la Nouvelle-France. »

L'écrivain Pope approuve le refus de Cartier de servir dans un pays où il avait été si longtemps souverain et dont la découverte était due à son énergie et à sa persévérance.

Cartier arriva à Saint-Malo à la fin de septembre 1542. Très fatigué de ses grands voyages, et cédant aux instances de Catherine, il se détermina à ne plus reprendre la mer. Cependant, comme sept mois après cette décision du capitaine malouin on restait sans nouvelles de Roberval, il s'offrit pour aller à la recherche des restes de cette expédition avortée. Il partit au printemps de 1543 et revint huit mois après avec Roberval.

La relation de ce quatrième voyage a été perdue, et on reste sans détails sur la rencontre de Cartier et de Roberval. La mention suivante aux comptes de Cartier précise seulement :

« Pour huict mois que ledict navire a esté à retourner querir Roberval audict Canada. »

Lorsque Cartier et Roberval arrivèrent à

Saint-Malo, il survint entre eux des difficultés au sujet de l'emprunt fait à la ville avant la troisième expédition. Roberval intenta un procès d'affaires à Cartier ; mais le tribunal de l'amirauté reconnut que « le maître pilote avait mis plus du sien qu'il n'avait reçu ».

Au courage et à l'énergie, le grand marin joignait le plus complet désintéressement.

XXIII

Dès lors Cartier vécut tantôt à Saint-Malo, tantôt à Limoilou, se reposant près de Catherine ; au soir de la vie on aime à revoir le chemin parcouru. D'ailleurs, les compatriotes de l'explorateur ne le laissaient pas inactif ; il le chargèrent d'établir une échelle de la valeur du blé et du prix du pain. Le travail de Cartier subsista après lui ; on voit en 1556 la cour de Saint-Malo ordonner au procureur fiscal de présenter « l'estat que fit Jacques Cartier pour le prix du poids du pain, estant entre les mains de Jehan Bertré, présent, qui le lui baillera ».

« En voyant Jacques Cartier, dit Joüon des Longrais, au milieu de ces détails de pesées et de cuissons, vraiment on ne se lasse pas d'admirer combien la découverte d'un continent dérange peu, au xvie siècle, les condi

tions normales de la vie. La simplicité du grand homme a tout le cachet d'un autre âge. La gloire dont il s'était couvert ne lui avait ni acquis l'importance qui soustrait aux occupations banales, ni donné l'idée de s'y refuser. »

Une maladie contagieuse, faisant de grands ravages et de nombreuses victimes, se déclara à Saint-Malo pendant l'été de 1557. Celui qui traversa les mers sans faire naufrage et que l'épidémie d'un pays étranger avait respecté en fut atteint : Jacques Cartier mourut le 1er septembre 1557, à l'âge de soixante-six ans.

Il n'eut pas d'enfants, mais il laissa beaucoup de neveux. Le 14 janvier 1558, Henri II écrivait à Étienne Chatton de la Jannais et à Jacques Nouel pour leur accorder « le commerce exclusif du Canada pendant douze ans, avec faculté de transporter chaque année soixante criminels, tant hommes que femmes, pour l'exploitation des mines », en reconnaissance des services rendus à la France par Jacques Cartier, leur oncle. Cette lettre est conservée aux archives municipales de Saint-Malo.

. . . .

Mila, la jeune Indienne, ne s'acclimatait

point dans son nouveau pays; sa santé déclinait; Anne eut le nouveau chagrin de la perdre trois ans avant la mort de son beau-frère. Alors la jeune veuve se retira tout à fait du monde; désireuse de se consacrer encore plus exclusivement à Dieu et aux pauvres, elle entra au monastère de la Victoire, transformé en caserne pendant la Révolution : ce monastère était un couvent pour les veuves des Malouins ayant appartenu à la noblesse ou à la bourgeoisie de la ville. Elles y vivaient moyennant une modique pension. Quelques-unes avaient même dans la maison leur entrée gratuite, grâce à une fondation de Mgr de Rohan, évêque de Saint-Malo.

Catherine, devenue veuve à son tour, y rejoignit sa belle-sœur.

Les Canadiens n'ont pas oublié Jacques Cartier; ce fier et intrépide Malouin est resté l'objet de leur reconnaissance et de leur admiration.

Une grande fête nationale a été célébrée à Québec le 24 juin 1889.

Le comité littéraire et historique de Québec a publié la relation de cette manifestation à deux exemplaires seulement, dont

l'un a été remis au maire de Québec et l'autre envoyé au maire de Saint-Malo, avec prière de la conserver dans les archives.

L'inauguration du monument dédié à l'illustre marin donna lieu à une des démonstrations les plus imposantes qui se soient jamais produites en Amérique.

Le monument est situé au confluent des rivières Saint-Charles et Loiret, dans ce site historique où Jacques Cartier passa l'hiver 1535-1536, au milieu des inquiétudes et des perplexités les plus cruelles. Là aussi fut célébrée la première grand'messe au Canada; enfin, sur ce petit coin de terre à jamais glorieux, reposent les restes des vaillants compagnons de l'immortel Cartier, devenus les victimes de l'épidémie.

Le monument est en granit des Laurentides; les inscriptions suivantes y sont gravées :

« Jacques Cartier et ses hardis compagnons les marins de la *Grande-Hermine*, de la *Petite-Hermine* et de l'*Émerillon* passèrent ici l'hiver de 1536. »

Du côté de la ville on lit :

« Le 3 mai 1536, Jacques Cartier fit planter, à l'endroit où il venait de passer l'hiver,

une croix de trente-cinq pieds de hauteur portant l'écusson fleurdelisé et l'inscription: *Franciscus Primus, Dei gratia, Francorum rex, regnat.* »

Le 24 juin 1889, le peuple canadien se trouvait réuni au confluent des rivières Saint-Charles et Loiret, au milieu d'une pompe religieuse et militaire extraordinaire.

« Deux bataillons canadiens étaient sous les armes, la grande voix du canon tonnait par intervalles, les notes triomphales du clairon, les accents émouvants d'un chœur immense faisaient monter vers le ciel le *Credo* national. »

Un illustre pontife, canadien français, revêtu de la pourpre des princes de l'Église, célébrait la messe, et des milliers d'hommes, agenouillés dans la même foi, priaient sur le sol historique où fut planté, il y a trois siècles, l'arbre de la nationalité canadienne.

« Le temps était superbe, et quel magnifique décor naturel!

« A l'horizon, les cimes bleues des Laurentides; ici, la *Cabir Coubat* des aborigènes, avec sa flottille pavoisée; à l'arrière-plan, la vieille Stadaconé, couverte d'une forêt épaisse à l'époque de Jacques

Cartier et maintenant faisant briller au soleil ses milliers de coupoles et de clochers. »

L'arrivée du lieutenant-gouverneur représentant la reine d'Angleterre fut saluée par les fanfares. Le gouverneur s'inclina et alla déposer une couronne sur l'écusson des armes de Saint-Malo, sculpté d'un côté du monument. Puis, d'une voix forte : « A la ville de Saint-Malo! » cria-t-il, au milieu des applaudissements de la foule.

Son Éminence, le cardinal-archevêque, ayant terminé la messe, entra à ce moment sur le terrain du fort Jacques-Cartier, et l'enthousiasme redoubla.

Dans la journée il y eut procession, salut à la basilique, discours, feux de la Saint-Jean, concert; le lendemain, un grand banquet termina la fête.

Après ce banquet, auquel assistaient tous les notables de la ville de Québec, cinq discours furent prononcés; on applaudit beaucoup l'admirable discours de « l'honorable M. Routhier »; le voici intégralement :

« Messieurs,

« Voyez-vous ce navire sillonnant les solitudes inexplorées de l'Atlantique et cinglant

vers la France? Il porte à son bord un marin intrépide, qui a du génie, du cœur, de grands desseins. Ce marin vient de découvrir un vaste pays habité par des peuples infidèles, et il a fait le rêve de convertir ces peuples à la foi chrétienne et de fonder en Amérique une France nouvelle. Mais, pour réaliser ce grand et noble rêve, il lui faudrait le concours du roi de France, et ce concours va lui manquer; ces beaux projets seront forcément ajournés, puis abandonnés; il mourra peut-être sans revoir ces rives du Saint-Laurent qui attiraient son grand cœur, et de longues années d'oubli passeront sur sa découverte.

« A-t-il au moins laissé derrière lui quelque monument qui perpétuera son souvenir?

« A-t-il jeté dans le sol quelque fondation qui puisse être le germe d'une colonie naissante?

« Non, après quelques années il ne restera derrière lui, dans cette immense contrée sauvage, ni une habitation, ni un fils de la France, ni même une pierre qui rappelle sa venue, rien!...

« Je me trompe, il a laissé une croix! une humble croix de bois, solitaire, sur un rivage désert.

« Arbre étrange, qui fus maudit et funeste pendant quarante siècles, et qui es béni des hommes depuis que le sang d'un Dieu t'a fécondé, de quelle vertu cachée n'es-tu donc pas doué puisque après les trois siècles qui t'ont renversé sur le sol et réduit en poussière, je te retrouve debout au même endroit, transformé en une croix de fer que les intempéries des saisons et les années ne pourront plus entamer! De quels prodiges n'es-tu donc pas capable, puisque, sur le rivage où le marin agenouillé te planta, s'élève aujourd'hui un monument destiné à glorifier son nom et son action pieuse et patriotique.

« Quelle qu'ait pu être alors son ambition, Cartier a-t-il jamais vu passer dans ses rêves de gloire une ombre seulement de l'apothéose que la postérité lui préparait?

« Non, certes; car un tel rêve eût été un acte de folie. Et cependant nous l'avons vue hier, la réalisation de cette vision impossible. Nous avons entendu des voix innombrables qui chantent la gloire de l'illustre découvreur! Nous avons vu tout un peuple réuni pour célébrer son triomphe et transmettre son souvenir à l'admiration de la postérité!...

« Qu'y avait-il donc dans les actes de ce premier ancêtre de notre race qui dût lui assurer l'immortalité? Planter une croix dans une terre païenne en s'imaginant que ce sera une sorte de baptême ou d'exorcisme qui en chassera les faux dieux et la restituera au Dieu véritable; lire la Passion de Notre-Seigneur et l'évangile de saint Jean à des sauvages qui ne le comprennent pas, dans l'espoir que cette parole divine touchera peut-être leurs cœurs sans passer par leurs oreilles et leur révélera la deuxième personne de la sainte Trinité; ne sont-ce pas des actes étranges que les savants futurs trouveront ridicules et dont la postérité se moquera?

« Eh bien, non! messieurs, la postérité ne se moquera pas!...

« Sans doute elle reconnaîtra dans le héros breton un de ces génies hardis qui s'élancent résolument dans l'inconnu, qui reculent les bornes du monde civilisé et vont porter la lumière jusqu'au sein des ombres de la mort.

« Sans doute elle le proclamera un grand patriote, puisqu'il a risqué sa vie dans mille dangers pour agrandir et glorifier sa patrie.

« Mais elle admirera surtout sa foi

d'apôtre! Elle racontera aux générations futures ces deux actes de foi publics et solennels de leur premier ancêtre, et elle leur dira que cette première page de notre histoire en est peut-être la plus belle.

« Elle lui décernera les honneurs de l'apothéose que nous avons vue hier; et si quelqu'un ose dire que, pour agir comme l'immortel Cartier, il faut-être atteint de folie, elle répondra qu'il faut avoir en effet *la folie de la Croix* et que les œuvres inspirées par cette folie ont toujours une vertu surnaturelle et une merveilleuse fécondité.

« 25 juin 1889. »

Dernièrement encore, le 22 août 1892, la ville de Québec célébrait les noces d'or de son archevêque, le cardinal Taschereau. Deux navires de la marine française se trouvaient dans les eaux de Québec. L'amiral, ses officiers et une compagnie de marins avec le drapeau français prirent place dans le cortège.

Arrivés sur l'immense place où s'élève la statue de Jacques Cartier, un marin français de l'*Aréthuse* et un Canadien escaladent le piédestal, et sur l'écusson de la ville de

Saint-Malo déposent leurs couronnes d'immortelles; un cri immense : « Vive la France! vive Jacques Cartier! vive Saint-Malo! » s'échappe de toutes les poitrines; les fanfares retentissent, les cloches sonnent, le canon se fait entendre. Le président, au pied de la statue du grand Malouin, commence un discours, et, s'adressant aux marins français, il dit :

« O vous, que des vaisseaux qui ne sont pas étrangers ont déposés sur nos rives, enfants d'une même mère que nous, vaillants marins de la France lointaine, réunis au pied de cette statue pour honorer une gloire qui est aussi la vôtre, mes ancêtres, par ma faible voix, vous remercient et envoient un salut d'éternelle reconnaissance à la ville de Saint-Malo. »

Avec sa foi, son cœur et sa vaillance, Jacques Cartier a légué aux Canadiens la devise de son pays natal : *Semper fidelis*.

Ils sont fidèles.

XXIV

En France, alors que dans la plus petite bourgade s'élève une statue de bronze à une illustration inconnue en dehors de son arrondissement, Jacques Cartier, dont le nom rayonne sur les deux mondes, n'a pas de statue.

On y conserve seulement deux portraits du grand navigateur : l'un à la Bibliothèque Nationale de Paris; il représente un vieillard riste et rêveur, rappelant le penseur du Titien; l'autre se trouve à la mairie de Saint-Malo, dans la salle des Grands-Hommes; le découvreur, jeune encore, est assis à la proue de son navire, fouillant l'horizon d'un regard scrutateur.

Au musée de Saint-Malo on peut aussi voir les débris de la *Petite-Hermine,* envoyés par les Canadiens en 1843.

Limoilou, la seigneurie de Cartier, maison de ferme maintenant, appartient à Mme de Tarouilly. Dans les ajoncs voisins l'alouette chante comme autrefois sa plus douce mélodie; mais le banc sur lequel Jehan et Anne devisaient tendrement, au seuil de la porte, a disparu, et dans la grande cheminée un fourneau au charbon de terre remplace les joyeuses flambées d'antan. Tous les Canadiens qui viennent en France vont faire un pèlerinage aux portes Cartier.

Une rue de la ville natale du marin célèbre porte son nom, et, à l'entrée de l'antique cathédrale, se trouve une plaque commémorative offerte par M. Mercier, premier ministre de Québec, lors de son passage à Saint-Malo en 1891. Il a fait graver sur cette mosaïque l'inscription suivante :

« Ici s'agenouilla Jacques Cartier pour recevoir la bénédiction de l'évêque de Saint-Malo avant son départ pour le Canada, le 16 mai 1535. »

Tout récemment, au mois d'octobre 1892, l'archevêque de Rennes ayant désigné Saint-Malo pour fêter le centenaire de Christophe Colomb, un autre illustre enfant de la cité corsaire, celui que l'archevêque de Paris

appela dans la chaire de Notre-Dame à la fin de carême en 1893 pour remplacer Mgr d'Hulst, malade, vint prononcer le panégyrique de Colomb. Avant de descendre de chaire, le P. Ollivier s'éleva contre l'oubli dont le grand navigateur français Jacques Cartier semble être l'objet de la part de ses compatriotes.

Il faut cependant espérer que, dans un avenir peu éloigné, les Malouins se souviendront du premier homme célèbre de leur cité, de celui dont le buste et la statue sont partout dans le nouveau monde; car, sur la porte principale de sa ville natale, au-dessous de l'écusson représentant les armes de Saint-Malo, on lit encore : *Semper fidelis.*

FIN

28651. — Tours, impr. Mame.

e à la
placer
pané-
re de
l'oubli
cques
le ses

s un
vien-
leur
sont
, sur
au-
rmes
delis.